

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

| | |
|--|-----------------------------|
| Notre apostolat doctrinal | Abbé R.-G. van den Hout |
| La politique de Pascal | Comte de Sainte-Aulaire |
| Mistral et Joseph d'Arbaud | Jean Soulaïrol |
| Henri de Tourville et l'Ecole dite de la « Science sociale » | Georges Légrand |
| L'avenir de l'Autriche | Général Dankl |
| Sous le signe de l'enfant | Jeanne Cappe |
| Les souvenirs d'un journaliste anglais | Comte Louis de Lichtervelde |
| Louis Veullot corrigé par lui-même et corrigeant les autres | J. Deharveng, S. J. |
| Les idées, et les faits : Chronique des idées : Emile Verhaeren, Mgr J. Schyrgens. — France. — Angleterre. — Etats-Unis. | |

Notre apostolat doctrinal

Le présent numéro de la Revue étant destiné à une large diffusion, nos abonnés et nos lecteurs nous excuseront de publier ici, au lieu des notes habituelles sur les événements de la semaine, un examen de conscience qui voudrait justifier un appel.

Quand, le 25 mars 1921, la Revue catholique des idées et des faits naquit, nous avons essayé d'esquisser, dans un article programme, les directives que nous avait tracées la paternelle et trop bienveillante confiance de celui sous les auspices duquel nous entreprenions cette œuvre d'apostolat intellectuel.

Que l'on veuille bien nous permettre de nous citer nous-mêmes :

« Où va-t-on? Nul ne le sait. C'est l'incertitude générale, pour ne pas dire le chaos.

» Un point, un seul, reste lumineux. La vérité catholique demeure. Les vagues soulevées par l'effroyable tempête ont submergé et entraîné bien des choses. Notre doctrine émerge, intacte. Le phare de la vérité catholique domine les éléments déchaînés.

» Faire luire cette vérité dans nos ténèbres, projeter son lumineux rayon sur les problèmes au milieu desquels nous nous débattons, tel voudrait être, tel sera avec la grâce de Dieu, le rôle de cette publication. »

Et fin décembre 1923 nous écrivions encore :

« Notre but est connu : donner une nourriture catholique à l'élite catholique du pays. Contribuer à rendre l'intelligence catholique belge plus consciente d'elle-même, plus catholique, plus belge. Exposer toutes les questions — religieuses, politiques, sociales, littéraires, artistiques — en projetant sur elles l'éternelle lumière de nos principes catholiques. Renseigner sur tout ce qui se passe d'important dans l'Eglise, pour faire participer davantage les catholiques belges à la vie du corps dont l'Eglise de Belgique est un membre, afin qu'ils soient plus heureux et plus fiers d'être ce qu'ils sont : les fils dévoués et soumis de l'Epouse du Christ. »

Voilà pour l'essentiel.

Quant au secondaire, aux questions libres sur lesquelles les fils d'une même Mère peuvent penser différemment, nous disions :

« Ces questions libres pour n'être pas liées nécessairement à des vérités dogmatiques ou morales ne sont pas synonymes pourtant de questions sans solutions certaines. Toutefois, les convictions rationnelles qu'elles autorisent peuvent être contradictoires sans justifier jamais des oppositions telles qu'elles nuisent à la nécessaire union sur l'essentiel. »

Fûmes-nous fidèles au programme que nous avait inspiré notre grand Cardinal? Revue de doctrine et de documentation catholique, notre apostolat doctrinal omit-il une seule des ques-

tions qui se sont posées depuis près de six ans? Avons-nous laissé libres les questions libres, quitté à mettre en lumière les raisons qui militent en faveur de telle solution, quitté aussi à promouvoir auprès de l'élite catholique du pays des idées et des convictions qui nous paraissent plus aptes à servir les intérêts de l'Eglise et de la Patrie?

Malgré des préférences et des certitudes que nous n'avons jamais cachées, y a-t-il pourtant un organe catholique belge où on s'est montré plus ouvert, plus tolérant, plus accueillant vis-à-vis de toutes les opinions qui divisent les catholiques de chez nous?

« Notre revue est donc avant tout catholique », écrivions-nous en mars 1921.

Ce Catholique d'abord a toujours été, et restera toujours la norme de notre action. Non pas, un « seulement et uniquement catholique », d'ailleurs impossible (et contradictoire avec un « d'abord » qui postule une hiérarchie) et qui tendrait à désintéresser les croyants des problèmes qui ne touchent pas aux intérêts religieux, mais un « chaque chose à sa place, Dieu premier servi! »

Certes, nous sommes convaincus que la tâche qui nous fut confiée eût pu être remplie plus dignement. Il reste, toutefois, que nous avons travaillé de notre mieux à la restauration de la cité chrétienne, but de tout apostolat, et cela, non sans rendre quelques services.

Et Notre-Seigneur a daigné « bénir notre bonne volonté et agréer une œuvre entreprise uniquement pour l'extension de son règne et l'exaltation de son « doux Nom ». »

Le nombre de nos abonnés n'a cessé de s'accroître. Jamais une revue belge n'avait encore pu grouper d'aussi nombreux milliers de lecteurs.

A ceux qui nous connaissent et qui apprécient notre effort, nous demandons de nous aider à faire rayonner davantage la Vérité. Faites-nous lire. Envoyez-nous des listes d'amis que le service de la Revue, pendant quelque temps, a des chances de convaincre.

Que les catholiques, que les Belges qui ne nous connaissent que de nom et qui liront ces lignes veuillent bien nous accueillir pendant quelques semaines.

Sans doute, alors, ne se refuseront-ils pas plus longtemps à collaborer — car l'abonné et le lecteur sont des collaborateurs — à notre œuvre d'apostolat doctrinal, de documentation catholique, et de rapprochement fraternel entre les catholiques d'abord, entre tous les Belges ensuite, entre les hommes de bonne volonté à quelque pays qu'ils appartiennent, enfin.

La politique de Pascal⁽¹⁾

Pascal est un bon sujet d'actualité rétrospective, pour deux raisons : ce qui est immortel est toujours actuel et nous assistons depuis quelques années à un renouveau de son immortalité. Son tricentenaire, célébré, il y a trois ans, a suscité un immense mouvement de curiosité, d'enthousiasme, de recherches et d'adhésion, sinon, hélas ! d'application pratique autour de sa pensée. Cependant, il ne suffit pas d'être né il y a plusieurs siècles, pour être actuel. Pascal l'est parce qu'il est avant tout le génie de l'inquiétude et que notre époque est plus que toute autre sous le signe de l'inquiétude. Mais, il est aussi le génie de la certitude. La génération présente trouve en lui ce qui la caractérise le mieux et ce qui lui manque le plus.

Au point de vue politique, Pascal est particulièrement actuel parce que la politique présente, celle au moins de la démocratie inorganique, c'est-à-dire du nombre brut, est le renversement de ses maximes. Cela n'empêche pas, au contraire, tous les partis de l'invoquer et de vouloir capter à leur profit la force qui est en lui. Il est tour à tour républicain, socialiste, révolutionnaire, et fasciste. Il est clérical aussi, avec cette circonstance atténuante qu'il déteste les jésuites et il est un peu bolchéviste avec cette circonstance aggravante qu'il aime pourtant l'ordre. Le vrai, c'est que Pascal ne pourrait même pas dire comme Lamartine, membre de l'Assemblée de 1848 : « Je siège au plafond ». Il siège plus haut ; ou mieux, il ne siège pas, il plane au-dessus des assemblées, des partis, des patries et des régimes. Son message est valable pour tous les peuples et pour ceux de tous les temps. Il s'adresse à tout l'avenir et à toute l'humanité.

Pascal a dit que « lorsqu'on écrit de politique, c'est comme pour régler un hôpital de fous » et qu'il faut « entrer dans leurs principes c'est-à-dire simuler leur folie pour la modérer ». Que les partis s'efforcent de se l'annexer ; que chacun le tienne à soi pour lui faire porter ses couleurs ou sa livrée, Pascal ne s'en étonne ni ne s'en indigne. Il sourit de ce manteau d'Arlequin qu'on jette sur sa robe sans couture. Il sait qu'il est dans un hôpital de fous. Seuls, l'y considèrent comme sage ceux qui le prennent pour un des leurs.

Vous êtes sans doute tentés de me dire : Mais, pourquoi Pascal va-t-il chez les fous ? Comment peut-il s'occuper de politique ? N'est-ce pas là un passe-temps indigne de lui ? Certes, au sens très vulgaire du mot, la politique est infimement au-dessous de l'esprit de Pascal et de son cœur. Son détachement des biens de ce monde, son mépris des grandeurs de chair, des rois et des reines de « concupiscence » pour parler comme lui, et son ardente sincérité, ne sont pas les traits les plus saillants du politicien moderne.

Pourquoi, cependant, Pascal est-il un excellent maître de politique, de la politique entendue non comme un métier ayant pour objet l'exploitation des peuples, mais comme l'art de leur donner toujours plus d'ordre, de paix, de justice, et même de lumières et de bonheur ?

Pascal est un guide sûr en politique avant tout parce qu'il nous apprend à bien penser et que c'est la première condition d'une bonne politique. Il l'est aussi parce que ses idées sur le gouvernement des peuples sont très justes et apparaissent chaque jour mieux contrôlées par l'expérience. C'est enfin parce que Pascal abonde en maximes où les hommes politiques trouveraient, s'ils les y cherchaient, une doctrine, une méthode, un idéal.

* * *

La doctrine politique de Pascal est avant tout réaliste. Il ne se paie jamais de mots ni d'apparences. Il n'est jamais dupe des simulacres à l'abri desquels se joue le drame ou la comédie politique. Mais, s'il les méprise, il ne les dédaigne pas. Il ne se sent pas le droit de les renverser, lorsqu'ils sont bienfaisants ou lorsqu'ils ne pourraient être remplacés sans danger. Au fond, il pense comme le cardinal de Retz, que le voile dont, en tout temps et en tout pays, se couvre le pouvoir, est sacré, d'autant plus sacré que le pouvoir l'est moins, parce que le mystère qu'il cache à la foule est si affreux que s'il cesse d'être un mystère, c'est aussitôt la révolution et l'anarchie. Or, Pascal tient d'ordre et la paix pour les biens suprêmes. Il n'est pas loin de penser, comme Goethe, qu'une injustice est préférable au désordre, car il n'y a pas de justice sans ordre, tandis qu'il peut y avoir de l'ordre sans justice et, fort heureusement, puisque la vraie justice n'est pas de ce monde. La raison n'en est pas non plus, du moins lorsqu'il s'agit de la foule.

Nos débats sur les variantes du régime électoral et parlementaire laisseraient Pascal indifférent, son mépris étant égal pour tous les modes du scrutin populaire et pour la majorité, quel qu'en soit le procédé de fabrication, cette majorité qu'il appelle la « pluralité ». Si on lui demandait son avis sur la réforme électorale, il dirait certainement, comme plus tard Montesquieu, que le mieux serait de donner le pouvoir à la minorité, les sots étant partout et toujours la majorité.

La raison n'est pas la seule idole que Pascal renverse. Il ne croit pas davantage — il nous l'a déjà dit — à la justice, du moins à la justice humaine. Si elle existait, elle serait assez éclatante pour briller par elle-même à tous les yeux, et les magistrats n'auraient que faire de toges et de bonnets carrés. Comment juger la justice ? Il faudrait un point fixe. Où le trouver ? Ceux qui sont dans un vaisseau ont l'impression que ceux qui sont sur le rivage fuient. « Le port juge ceux qui sont dans le vaisseau ; mais où prendrons-nous un port dans la morale ? » Comme la vérité, la justice est une pointe subtile, si subtile et si mobile, qu'il est plus facile de s'y blesser que de la saisir. Elle est aussi comme la Vérité, affaire de climat et affaire de moment. Le droit a ses époques, dit Pascal, et « trois degrés d'élevation du pôle renversent toute la jurisprudence ».

L'essence de la justice n'est pas plus dans les lois naturelles que dans les lois humaines. Il n'y a pas de lois naturelles. S'il y en avait, on en trouverait au moins une qui serait universelle. Or, il n'y en a point. De ce constat sur la relativité des justices et sur le néant de la justice, Pascal conclut que le gouvernement des hommes étant impossible dans l'idée de justice « ne pouvant justifier la justice, on a justifié la force ».

* * *

Pour Pascal, l'hérédité, en soi, n'est pas plus sacrée que la justice humaine. « On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison. » Et, avec quelle liberté, où d'ingénus commentateurs ont cru sentir le souffle précurseur de la Révolution, il s'adresse, dans son « discours sur la condition des grands », à ce duc, qui garde encore l'incognito : « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue. » Il s'incline devant ce qu'il appelle les grandeurs d'établissement, les pouvoirs de fait. Il les salue, mais avec un sourire réticent, sans les confondre avec les grandeurs naturelles.

Pour l'auteur des *Pensées*, il n'y a pas plus, en politique, de grands hommes que de grandes choses. À ses yeux, l'Histoire est le résultat d'une collaboration des hommes et des choses, mais la part du hasard est plus grande que celle du génie. Son réalisme l'incline à

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

demandeur aux hommes politiques de n'être pas trop grands, surtout de ne pas vouloir être plus grands qu'ils ne sont et de ne pas manifester, selon l'usage, leur grandeur par celle des catastrophes qu'ils déchainent sur le monde. Ses remarques sur le grain de sable qui ruina la puissance de Cromwell et sur le nez de Cléopâtre, qui bouleversa l'univers, nous montrent que, d'après lui, les grands événements découlent souvent de petites causes. Bien que le nez de Cléopâtre, d'après les médailles qui le reproduisent, fut fort gros, c'était tout de même une petite cause.

Là finit le pyrrhonisme de Pascal et commence son dogmatisme. Il ne s'est livré à ce jeu de massacre, à cette fureur iconoclaste que pour déblayer le terrain, le creuser, et bâtir sur le roc. Souveraineté populaire, justice, hérédité, génie, des mots, rien que des mots. Les entités qui gouvernent le monde sont des fictions. Mais, ce qui n'est pas une fiction, c'est leur conformité avec les habitudes de l'homme et avec les exigences de l'ordre social. Dénudées de valeur propre, elles sont sacrées par le temps, les services rendus, le consentement des peuples — et aussi parce qu'elles disposent de la force.

Ainsi, la coutume est partout le fondement le plus sûr de l'autorité. On a cru légèrement que Pascal avait l'âme républicaine, parce qu'il a dit que ce serait mal de détruire la République. On néglige d'ajouter qu'il s'agissait de la République de Venise, qui était consacrée par la coutume. Il a dit aussi que là où la puissance royale est établie, c'est un sacrilège d'y porter atteinte. Quant aux leçons d'humilité qu'il donne à son duc et aux grands de la terre, elles n'ont rien de révolutionnaire, au contraire. Il jugeait plus utile d'insister sur leurs devoirs, afin de rendre leur autorité plus bienfaisante, que sur leurs droits dont alors personne ne doutait. Ces leçons étaient à l'usage des grands, non à l'usage du peuple. Etant sans illusion sur le peuple, il proclame la nécessité de l'illusion pour le peuple. Il scrute les principes de l'ordre social. Ces principes sonnent creux. Et ce ne sont pas des principes puisqu'ils reposent eux-mêmes sur quelque chose qui leur est antérieur ou extérieur. Il n'y a donc, au fond, pour soutenir la société que ces deux pôles autour desquels elle gravite : la force de la coutume et la coutume de la force. Elles sont respectables, puisqu'elles sont nécessaires. Pascal aboutit ainsi à une sorte d'empirisme organisateur ou de nihilisme conservateur. Aucun gouvernement n'est excellent. Le moins mauvais, le plus acceptable, c'est le plus généralement accepté, parce que, rencontrant moins de résistance, il suscite moins de désordre, ce qui est l'essentiel.

Dans la politique de Pascal, la méthode n'est pas moins réaliste que la doctrine. Cette méthode qui, à elle seule, pourrait faire l'objet de plusieurs conférences, j'en parlerai sans méthode, me bornant à indiquer parmi les principes pascaliens, à titre d'exemple, quelques-uns des plus nécessaires et des moins observés.

C'est d'abord la classique distinction ou même opposition entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. Je ne vois pas de sphère où elle ait plus de prix que celle de la politique. Il est banal de répéter qu'en politique 2 et 2 ne font jamais 4, sans qu'on soit jamais sûr qu'ils fassent plus ou moins. C'est vous dire que si nous prenons pour archonte un calculateur, nous faisons un bien mauvais calcul. Le risque est d'autant plus grave qu'en ce sens, tous les calculateurs ne sont pas mathématiciens. Ce n'est pas une question de spécialité; c'est une question de tempérament et de formation ou de déformation. Il faut entendre par là tous ceux qui font abus de la raison raisonnante au détriment des autres facultés qui la rectifient, la complètent ou la prolongent.

C'est pourquoi les purs intellectuels — pour employer un terme plus compréhensif — ceux dont l'esprit livresque n'a pas été enrichi par l'expérience de la vie, trempé par le choc des réalités, assoupli par le contact des hommes de tous les pays et de tous les milieux, sont de détestables pasteurs de peuples. Le commerce exclusif de l'abstrait les rend souvent réfractaires à l'intelligence et surtout au sentiment du concret. Le pli qu'ils prennent d'évoluer — car ils évoluent beaucoup — sur le plan de l'absolu devrait être rédhitoire dans la politique dont le plan est avant tout celui du relatif. Enfin, le dogmatisme de leurs habitudes, sinon de leurs principes (ceux-ci étant moins fixes que celles-là), les rend incapables de supputer la contradiction qui est à la fois le moteur et le frein de toute politique réaliste. Habités à parler *ex-cathedra*, ils

excommunient, surtout lorsqu'ils sont libres-penseurs, tous ceux qui pensent librement, c'est-à-dire autrement qu'eux. Oui, rien de plus calamiteux, à la direction des affaires publiques, que ces « doctes inexperts », ces laborieux ignares, ces imbéciles cultivés, dont l'imbécilité est encore développée par la culture — ou, comme dit si bien Remy de Gourmont, ces représentants de la bêtise armée et ornée.

Loïn de moi la pensée de bannir de la République de Pascal — si c'est une république — les intellectuels et même les professeurs. L'ostracisme ne devrait atteindre que ceux dont on a dit qu'ils savent tout, mais qu'ils ne savent que ça. Mieux vaut s'adresser à ceux qui ne savent rien, mais qui savent tout le reste.

Autre principe pascalien d'une application constante en politique : « la synthèse des contraires ». Ce principe, nous en trouvons la formule, ou plutôt le symbole dans l'image du tison de feu qui en tournant paraît à la fois sur toute la circonférence, quoi qu'il ne soit jamais qu'en un point. « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois » et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes et qu'elle n'est jamais, en effet, qu'en un point, comme le tison de feu. Soit, mais au moins, cela marque l'agilité de l'esprit, si cela n'en marque l'étendue. »

Dans cette voltige intellectuelle, dans cet art de tisonner une question, d'en faire le tour en l'éclairant vivement, sans y mettre le feu, sans se brûler les doigts et en faisant jaillir l'étincelle créatrice, les esprits qui auront été à l'école de Pascal seront les plus agiles. Or, cette synthèse, c'est-à-dire la compréhension, ou mieux, l'intuition, en vue de leur conciliation, des systèmes et des intérêts opposés est une des nécessités essentielles de la politique. Pour aboutir dans un ordre d'activité qui vit de transactions, il faut dégager des moyennes entre des extrêmes.

Si, dans cette opération délicate, la méditation de Pascal est un excellent entraînement, nous trouvons aussi un grand secours dans son conseil bien connu et trop méconnu : « Abêtissez-vous ». Formulé pour la vie spirituelle, mais transposable dans la vie intellectuelle et politique, c'est un conseil de réalisme et d'humilité, ce qui est souvent la même chose. Il nous prémunit contre l'orgueil — et l'aveuglement — de la raison pure. Il nous engage à nous soumettre aux faits. Il signifie que, selon une définition qui est, je crois, de M. Madelin, la politique est surtout l'art d'appliquer le bon sens à de grandes choses. Il invite cependant les hommes politiques à ne pas tenter des choses qui sont trop grandes pour eux, à ne pas chercher à mettre du génie, qu'ils n'ont pas toujours, dans des affaires qui n'en comportent pas souvent, enfin à ne pas faire la bête en voulant faire l'ange, mais, au contraire, selon le précepte pascalien, à s'offrir, par les humiliations, aux inspirations.

Pour comprendre la portée, en politique, de l'« abêtissez-vous », de Pascal, il faut le rapprocher de son « roseau pensant ». Dans cette éloquente protestation, de l'esprit contre la matière, nous trouvons ce qui est l'essence du génie latin, opposé au génie germanique, la prédominance de l'élément qualitatif sur l'élément quantitatif, de la vraie grandeur sur le colossal.

Pascal étant trop réaliste pour être matérialiste, nous enseigne que, pas plus que la géométrie, l'arithmétique et l'algèbre ne sont tout dans le monde; que la cohésion, l'attraction et le rayonnement des peuples ne se mesurent pas à leurs masses et que, dans ce genre de calcul, l'homme politique ne doit pas régler ce petit signe « plus » qualitatif, purement spirituel, qui bouleverse les équations les plus rigoureuses. C'est cet appoint impondérable qui, renversant les rapports de masses, maintient la suprématie de la petite Europe sur notre planète et, dans l'Europe, le haut rang de pays comme la Belgique et la France. Ne peut-on pas dire de nos deux patries qu'elles sont un peu, dans la forêt des peuples, des roseaux pensants et aussi des roseaux frissonnants, ce qui doit leur permettre, surtout, si elles frissonnent aux mêmes souffles, d'être aussi un peu des roseaux dirigeants.

Nous voyons que le réalisme de Pascal mérite pleinement ce nom par la place qu'il fait, la première, aux réalités spirituelles.

Réaliste, Pascal l'était avant tout, parce qu'il avait la tête la plus solide et la plus lucide. Il l'était aussi, parce que sa jeunesse

avait été à une bonne école de réalisme et de scepticisme politiques. Il avait vécu la fronde. Les révolutions, les crises nous révèlent bien des choses. Elles mettent à nu, en les tendant à l'extrême, les ressorts les plus secrets de la politique. Ce sont des coups de vent qui, s'ils ne déchirent pas le voile du pouvoir, le soulèvent, et ajoutent ainsi à notre expérience tout ce qu'ils ôtent à notre respect.

La Fronde qui cut ses héros eut surtout ses héroïnes, de très grandes dames. C'était à leur tête, la cousine germaine de Louis XIV la grande mademoiselle qui n'ayant pu obtenir sa main se rappelait à son souvenir en tirant elle-même le canon contre ses troupes sur les tours de la Bastille. Elle était entourée d'un éblouissant escadron de duchesses, les duchesses de Monbazon, de Longueville, etc. Ce fut vraiment une bataille de dames et la révolution en dentelles. Ces héroïnes que Pascal connut, courtoise, aimable peut-être, nous amènent à rechercher si dans son aversion pour les grandeurs de chair, dans son mépris à peine déguisé pour la Cour, dans ce sourire qui transparaît entre les lignes quand il en parle, il n'y avait pas un autre élément que le souvenir de la fronde, un élément plus intime et plus pathétique.

Et voici qu'au détour de notre enquête, nous rencontrons tout à coup un fantôme qui mérite vraiment ce nom, car nous n'arrivons pas à l'étreindre et il s'évanouit sans nous dire son secret. Fantôme qui est le fantôme par excellence, car il l'est même et peut-être surtout dans la réalité, Mesdames et Messieurs : l'amour.

Il y a des raisons de croire que, chez Pascal, le drame de l'amour a précédé le drame de la foi et même a contribué à l'engendrer. Faut-il croire aussi que ses sentiments politiques en ont été affectés et que, par exemple, les sarcasmes qu'il prodigue aux grands lui sont inspirés par une de ces blessures doublement incurables, parce qu'elles sont à la fois des blessures d'amour et des blessures d'amour-propre?

On a supposé que, dans sa prime jeunesse, Pascal avait été fort épris d'une jeune fille de haute lignée, M^{lle} de Roannez. Bien que d'une excellente famille, il ne pouvait prétendre à sa main. Elle épousa M. le duc de la Feuillade. Or, ce personnage était le plus plat courtisan d'une Cour où ce record ne devait pas être facile. On cite de lui des traits étonnants : étant aux armées, il galopait nuit et jour, à bride abattue, crevant plusieurs chevaux pour venir à Paris où se trouve sa femme, charmante, malade, aimante et, peut-être, aimée de lui, sait-on jamais? Et, il repart le lendemain en affectant de ne l'avoir pas vue, afin de donner plus de prix à l'unique but de sa randonnée : être reçu par Louis XIV. A ceux qui l'interrogent sur son séjour à Paris, il répond : j'ai vu la Roi. Il y a mieux ! Le duc de la Feuillade avait fait au Roi un sacrifice plus méritoire que celui de sa femme : il lui avait sacrifié sa fortune. C'est lui qui a fait élever, à ses frais, la statue équestre de la place des Victoires, et, pour la mettre en valeur, pour en dégager l'emplacement, il a acheté tout un pâté de maisons voisines et les a démolies. Je ne sais si cette opération a grandi son crédit à la Cour, mais elle lui a fait perdre tout crédit chez les banquiers, car il s'y est ruiné.

J'en appelle à vous tous, Messieurs, à ceux surtout qui auraient connu les tortures de la jalousie. N'est-il pas naturel de supposer que cette attitude ombrageuse et distante de Pascal devant le Pouvoir et particulièrement devant la Cour est une réaction contre l'attitude protestée d'un rival-heureux? Est-ce le diminuer que d'admettre que ce sentiment l'a du moins affirmé dans le sens où la pente de son caractère si fier l'inclinait déjà?

* * *

Ce roman paraît plausible. Mais ce roman n'est qu'une histoire, sauf en ce qui concerne le mariage de l'héroïne, ou plutôt de la victime. Au sujet des rapports de Pascal avec M^{lle} de Roannez, nous possédons un témoignage irrécusable, les lettres qu'il lui adressa alors qu'elle était dans sa vingt-troisième année, âge dangereux pour les adorateurs auxquels il offre encore la fleur de la première jeunesse et déjà l'éclat de l'esprit. Or, ce sont des lettres de direction spirituelle qui expriment chez Pascal pour l'âme, pour l'âme seulement de sa correspondante, une sollicitude trop vive pour n'être pas exclusive. Plus concluante encore en ce sens est la vie de M^{lle} de Roannez qui, touchée et même frappée de la grâce, sous l'influence de Pascal, s'échappa de chez sa mère, non pour rejoindre son directeur, mais pour suivre ses directions, pour se donner à Dieu et entrer à Port-Royal où elle

fut reçue comme novice. Sa mère obtint une lettre de cachet lui fit réintégrer de force le domicile familial, réunit un conseil de conscience pour la relever de ses vœux et la maria au duc de la Feuillade. Ce seigneur, nous l'avons vu, avait tout ce qu'il fallait pour faire regretter à la duchesse même le jansénisme. Elle connut que le mariage a aussi ses cloîtres, des cloîtres sans extases, mais non sans mortifications.

Port-Royal qui avait été indigné de son départ, dont elle n'était pourtant pas responsable, rendit grâce à Dieu des occasions qu'il lui prodigua de faire pénitence. Délaissée par son mari, cruellement frappée dans ses enfants, gravement atteinte dans sa santé, elle mourut d'un cancer au sein en 1683, après quinze ans d'un véritable martyre. Elle demanda qu'on reçut à Port-Royal une sœur converse pour y remplir l'humble office qu'elle avait ambitionné. Par le même testament, elle légua à l'abbaye une somme importante et son cœur pour y être conservé. Avec une dureté que je me permets de trouver abominable, Port-Royal refusa le cœur, sous prétexte que le Christ exige des cœurs vivants, comme si, pour la justice divine, un cœur qui a tant souffert et de cette souffrance, n'était pas immortel.

Pascal qui avait précédé la duchesse de la Feuillade au tombeau, ne paraît pas avoir été autrement bouleversé par ses malheurs, où il voyait sans doute les instruments de son salut. A aucun moment de cette liaison spirituelle, on ne découvre trace d'amour au sens profane du mot. N'oublions pas que Pascal n'avait aucune autre raison d'être aigri contre l'ordre social de son temps. Il appartenait à cette haute bourgeoisie où se renouveauit la noblesse et qui frayait avec elle sur un pied d'égalité. Et, il vivait dans un siècle où l'esprit jouissait de prérogatives qui sembleraient aujourd'hui — c'est le progrès — bien désuètes. Pascal n'était snobé par personne. Il était l'ami le plus intime du duc de Roannez et du chevalier de Méré; il écrivait à la reine de Suède sur un ton de noble familiarité et, dans ses discours sur la condition des grands, il s'adresse à son duc avec une hauteur que les ducs de notre démocratie ne toléreraient pas chez leurs plus illustres amis, à moins que ce ne soient aussi des électeurs.

* * *

C'est ailleurs qu'il faut chercher l'empreinte — la griffe — de l'amour sur la pensée de Pascal, y compris sa pensée politique. Ce n'est pas cependant dans ce célèbre « Discours sur les passions de l'amour » qui, depuis sa publication par Victor Cousin, a troublé de nombreux cœurs et de plus nombreux cerveaux jusqu'au jour où des exégètes ingénieurs en ont contesté l'attribution à Pascal pendant que d'autres démontraient que ce texte, même dans ce qu'il a de plus brûlant s'applique à l'amitié. Hypothèse non dénuée de vraisemblance, le XVII^e siècle ayant été l'âge d'or de ce sentiment et en ayant produit des modèles que nous avons peine à concevoir tant notre âge qui est l'âge de l'individualisme, de la trépidation, de la locomotion et de l'exagération, est plus encore qu'à l'amour néfaste à l'amitié; en effet, elle comporte moins d'égoïsme, demande plus de temps, de calme, de sincérité et se prête plus malaisément aux contrefaçons. Au surplus, je trouve la question oiseuse. Il n'est pas douteux que pendant la période mondaine et dissipée de sa vie, Pascal ait été visité, bouleversé, ravagé par la passion.

Cette âme de feu a connu toutes les flammes. Et, c'est lui qui l'a dit, comme dans une grande âme, tout est grand, il n'a pas dû faire les choses à demi. Quand il nous parle de « cette vie tumultueuse », agréable aux grands esprits et merveilleux acheminement à la passion, de « la vie de tempête qui surprend, frappe, pénètre », c'est avec moins d'emphase et un timbre plus grave le même accent que dans l'apostrophe de René aux « orages désirés ».

Mais, pour Pascal, c'est là un sujet trop intime, qui le prend trop violemment aux entrailles, pour être un sujet de discours. C'est un sujet profond comme le silence. Le secret de sa vie amoureuse et tumultueuse, nous n'en surprenons quelques choses que dans des aveux voilés ou des allusions furtives, échos involontaires des orages apaisés. C'est le souvenir qu'il donne à « l'usage délicieux et criminel du monde », ou bien « aux plaisirs empestés », à ces « passions maîtresses » qui devraient être « esclaves », à cet amour qui est un « je ne sais quoi », dont les effets sont « effroyables ».

Ces mots ou ces cris ne sont pas amenés par la marche d'un discours en règle; au contraire, ils échappent de loin en loin, comme sous l'empire d'une obsession chère et redoutée. Ce sont autant de

sanglots étouffés dans la nuit ou les élancements d'une plaie trop maligne pour relever de la thérapeutique humaine. Pascal a dû atteindre ce sommet où l'amour oscille entre la joie et la douleur, puis tombe dans la douleur, comme si elle était la fin suprême de la joie. Là, des coups durs éprouvent l'âme, la martèlent ou la cisellent et, selon sa qualité, la brisent ou la sculptent. L'âme de Pascal en sort plus forte, plus belle et plus sereine : elle passe de la délectation morose à la délectation grandiose. N'ayant pas trouvé, loin de là, l'aise et le contentement dans la première, il cherche dans la seconde, cette paix qui, selon une magnifique expression de Châteaubriand, « guérit les tempêtes, tout en ne leur étant pas étrangère ». Chez lui, l'amour se spiritualise par son excès, s'épure à force d'incandescence, comme le fer rouge, porté à la plus haute température, blanchit. Dans cette ardeur à sentir jusqu'à l'extrême limite de son pouvoir, il découvre que si l'amour est au delà du bonheur, la foi est au delà de l'amour.

* * *

Voilà en quoi, peut-être — c'est seulement une explication que je vous propose — les passions de l'amour ont, très indirectement, collaboré à la politique de Pascal. Elles ont dilaté son âme au risque de la déchirer et y ont approfondi un abîme qu'elles ne pouvaient combler, un abîme qui appelait l'amour divin. Et, l'amour du Créateur impliquant l'amour de la créature, est le principe de cette charité qui, dans la politique de Pascal, après la doctrine et la méthode, introduit l'Idéal. Ainsi est jeté le pont, je ne dirai pas entre son réalisme et quelque chose qui en serait l'opposé, on en serait essentiellement différent, mais entre les deux rives de son réalisme, la rive purement humaine, accessible à tous, terrain plat mais ferme, et la rive divine, la rive escarpée, rive, si vous voulez de son surréalisme, mais réalisme encore, l'amour étant, en somme, le meilleur génie de la cité.

Si le silence de Pascal nous réduit à une hypothèse après tout hasardeuse sur cette influence indirecte des femmes, nous possédons, en revanche, une certitude quant à l'influence directe d'une femme sur sa vie et sur sa pensée. Cette femme, c'est sa sœur, sa sœur cadette, sa sœur préférée et même passionnément aimée, Jacqueline. Cet autre prodige l'était à tel point que Sainte-Beuve y a vu, retenons bien ce mot — un « double » de Pascal — et déclare même qu'elle lui était supérieure par certains côtés. Elle commence à faire des vers à sept ans, des vers qui n'étaient pas mauvais, dit sa sœur aînée, naturellement portée à la sévérité pour cette cadette si fêtée. Plus tard, elle obtint un prix de poésie à Rouen. A ce propos, Corneille — on ne dit pas s'il avait concouru — fit un discours. Entretiens, à l'âge de treize ans, elle fait la conquête du Roi, de la Reine et, de ce qui devait être autrement difficile, de Richelieu, du terrible cardinal, le cardinal deux fois rouge, et moins vain de la pourpre dont il était drapé que du sang qu'il versait. Elle joue la comédie devant lui, avec un tel brio, qu'il rit et même qu'il pleure, ou, du moins qu'il rit aux larmes, ce qui devait être sa seule façon de pleurer. Il est si content qu'il la prend dans ses bras. Comme elle avait autant d'initiative et de cœur que de charme, elle en profite pour lui demander la grâce de son père compromis par des propos imprudents. Le cardinal lui accorde tout ce qu'elle veut. Son stoïcisme l'emportait même sur sa grâce et sur son esprit. Très belle, elle fut, toute jeune, défigurée par la petite vérole. Elle compose des stances pour en remercier Dieu. Elle voit dans « les creux de son visage » — c'est un des hémistiches de ces stances — des stigmates glorieux et comme le sceau de célestes baisers. Ayant résolu d'entrer à Port-Royal, elle part, afin de ne pas s'attendrir, sans dire adieu à son frère. Et, comme Blaise Pascal, déchiré par cette séparation, inconsolable et révolté dispute cette proie chérie au ravisseur divin et lui refuse son consentement, elle lui écrit, en l'invitant à sa prise de voile, cette lettre d'un accent si cornélien, où la tendresse et le reproche, le tu et le vous se mêlent et se battent :

« Fais par vertu ce qu'il faut que tu fasses par nécessité. Donne à Dieu ce qu'il te demande en le prenant... Je suis ravie que vous ayez cette occasion de mériter... ne m'obligez pas à vous regarder comme l'obstacle à mon bonheur. »

* * *

L'intimité avec un « double » aussi étonnant a marqué profondément Pascal. Elle explique, en partie, les traits essentiels et

spécifiquement féminins de sa politique, ce qui n'est pas pour en minimiser le mérite, au contraire. Il lui doit peut-être ce réalisme qui est l'apanage des femmes, bien plus que des hommes, comme si la vie qu'elles se donnent plus de peine pour transmettre, les en payait en leur livrant plus libéralement ses secrets.

C'est aussi de Jacqueline que Pascal tenait sans doute ce mépris de la logique vulgaire, et ce culte de l'illogisme qui est, souvent, une logique supérieure et cachée. L'horreur des femmes pour la logique est un lieu commun de la psychologie. Ne croyez-vous pas que dans son duel éternel avec l'homme, la femme dit au sous-entendu cette réplique de comédie adressée, dans une scène de ménage, par l'épouse à son époux : « Mon ami, tu es logique, alors tu ne comprends rien. » Parole où la femme exprime cette admirable spontanéité vitale que l'homme, à moins qu'il n'en profite, appelle son inconscience.

A ce commerce intime et quotidien avec Jacqueline, à ces contacts incessants où leurs deux âmes se trempaient et s'aiguisaient mutuellement, Pascal devait encore, en grande partie, cet esprit de finesse que les hommes possèdent, mesdames, dans la mesure où vous le leur avez donné. De là aussi son culte de l'intuition, faculté essentiellement féminine et qui, étant la plus nécessaire en politique, qualifierait, dans un Etat bien ordonné, les femmes supérieures pour le gouvernement des hommes. De là encore, non le principe qui était en Blaise, mais la véhémence, qui était surtout en Jacqueline, de deux sentiments sublimes qui composent l'idéal de sa politique et qui loin d'en contredire le réalisme, lui donnent sa profondeur et sa noblesse : l'inquiétude et la charité.

* * *

Ce qui distingue l'Europe du reste du monde, ce qui fait son insigne supériorité et même sa sécurité, c'est un sentiment dont Pascal demeure un des plus puissants foyers, c'est l'inquiétude. Observation juste et profonde qui n'est pas de moi et qui est toute à la gloire de Pascal. Or, elle est de son plus illustre détracteur, Paul Valéry, dont le front est également ceint d'un triple laurier, car il est, comme l'auteur des *Pensées*, poète, philosophe et mathématicien.

Paul Valéry nous enseigne dans *Variété* que le plus haut titre de noblesse de l'Europe et la plus sûre garantie de sa primauté, c'est son inquiétude, qu'il oppose à la torpeur et à l'immobilité du reste du monde. C'est notre inquiétude qui doit nous rassurer. Elle est un principe de vie et de progrès; elle nous entraîne toujours plus outre, et entraîne les autres peuples, mais à notre suite et sous notre direction. Nous sommes les insatiables; mais, c'est précisément parce que nous ne sommes pas satisfaits que nous devrions être contents, puisque c'est la condition de notre empire sur l'univers. C'est par quoi l'Europe et, surtout, la France sont, non, comme le craint M. Valéry, le « cap » de l'Asie, mais la proue de la planète. Et, c'est ce qui nous permet de mettre le « cap » sur l'Infini.

Sans doute, chez Pascal, l'inquiétude est surtout la *nostalgie du divin*; sécularisée, elle est l'aspiration anxieuse vers le mieux; elle tend, non vers le mythe du progrès fatal (si le progrès était fatal, pourquoi serions-nous inquiets?) mais vers un idéal de perfection individuelle qui est encore la voie la plus sûre, s'il y en a une, du progrès collectif.

L'inquiétude, c'est l'angoisse, mais aussi la poursuite de la vérité, de la justice, de la gloire et du bonheur. Elle est comme un élan désespéré vers l'Espérance.

N'oublions pas que, pour Pascal, l'inquiétude n'est féconde et même supportable, qu'elle ne s'épanouit en espérance, que si elle est la sœur de la charité. Elle s'apaise en s'étendant. Alors, elle nous arrache à nous-mêmes, nous délivre de nous-mêmes, pour nous jeter dans des voies ou nous nous oublions, ce qui est déjà nous faire la charité à nous-mêmes.

Là, nous touchons à l'essence de la doctrine politique de Pascal. Elle gravite autour de ces deux pôles : le Réalisme et la Charité. Ou, si vous préférez une autre image, disons que ce sont les deux positions maîtresses d'où son esprit et son cœur prennent dans leurs feux croisés les sophismes et les égoïsmes qui faussent et avilissent la politique. De là, il commande et il bat tout cet « entre-deux » que, selon son précepte, il faut remplir pour atteindre la grandeur et la vérité.

Dans sa hiérarchie des trois ordres, Pascal donne la première place à la Charité, au-dessus de l'Intelligence qui est elle-même

au-dessus de la chair. Les plus grandes pensées, nous dit-il, ne valent pas le moindre mouvement de charité. N'en est-il pas, ou ne devrait-il pas en être ainsi en politique et la solution de tous les grands problèmes sociaux n'est-elle pas dans l'amour? C'est pourquoi ils sont insolubles jusqu'ici. Ils le sont parce que la charité en est la grande inconnue. Le jour où ceux qui gouvernent les peuples la connaîtraient, comme Pascal, et la reconnaîtraient pour leur souveraine, oh! ce jour-là, plus sûrement que par le nez de Cléopâtre, la face de la terre aurait changé.

L'ordre de la charité ou de l'amour étant à l'usage des hommes, se subdivise lui-même en divers degrés appropriés à l'échelle fragile et mobile de nos faibles moyens, de sorte que — et c'est l'insigne mérite de la politique pascalienne — dans cette hiérarchie des ordres, chacun peut en prendre pour son grade dans la hiérarchie des valeurs humaines.

* * *

C'est déjà de l'amour — au moins l'amour du bon travail en politique, car c'en est la condition que de se détacher de soi pour se soumettre aux faits, ce qui est d'ailleurs la seule chance de se les soumettre. Cette humble soumission aux faits est, pour l'homme d'action, une façon de se mettre à genoux avant la décision, comme Pascal se mettait à genoux avant d'écrire.

C'est encore de l'amour que d'abdiquer sa personnalité, ses préférences, sa raison même parfois ou, du moins, une certaine raison, pour les subordonner aux nécessités du salut social ou national. Oui, ce renoncement, qui n'est déjà pas si commun rentre dans l'ordre de la charité.

Nous atteignons un degré plus élevé de l'amour quand, non contents de nous subordonner, nous nous sacrifions à une grande cause qui nous domine, nous passionne et nous devient plus chère que notre personne au point que nous nous oublions en elle plus que nous ne nous sacrifions pour elle. Pascal ne définit cette cause qu'en la présentant comme celle du bien général.

Ce serait une grave erreur que de voir dans cette expression la formule de ce vague humanitarisme qui, de nos jours, fait tant de ravages et qui, s'il devait prévaloir contre le réalisme de Pascal, deviendrait le fléau de l'humanité. Il est vrai que l'auteur des « Pensées » n'a nommé ni la patrie, ni la monarchie parmi les fondements de l'ordre social. La raison de cette double omission est bien simple : d'abord les enseignements de Pascal, ayant une valeur universelle, s'élevaient au-dessus des pays et des partis; puis, au temps où il écrivait, il n'y avait en France ni monarchistes, car il n'y avait que des sujets, ni patriotes, car il n'y avait que des Français. Mais l'idée de patrie est impliquée dans le réalisme de Pascal, dans son respect de la coutume dont la patrie est la plus haute expression politique, et dans son culte pour l'ordre dont elle est la première condition.

* * *

Même d'un point de vue purement humain, d'un point de vue réaliste, Pascal a raison de voir dans la charité le premier des commandements de la Cité. L'amour est socialement l'acte vital par excellence, parce qu'il nous donne, dans l'ordre moral, le secret toujours introuvable dans l'ordre physique, de la libération de l'énergie. Il fait jaillir de l'être le plus inerte, le plus intime et le plus vulgaire en apparence, cette force incoercible qui, si la science moderne dit vrai, demeure captive dans le moindre atome de la plus vile matière.

Au-dessus de ces approximations successives, au degré le plus élevé où la politique de Pascal se rattache à sa métaphysique après en avoir été indépendante jusque-là, ce qui la met à la portée de tout le monde — l'ordre de la charité nous unit à l'Être universel parce que venant de Dieu, elle nous fait participer à sa nature.

Ainsi deux systèmes de gouvernement : celui de la Force et celui de la Charité. Dans l'un régnent les savants, les habiles, les capitaines, c'est-à-dire les grands de chair, les rois de concupiscence. L'autre est le royaume de Dieu et des Saints, que nous devons ébaucher ici-bas autant que le permet notre faiblesse. Pour Pascal, légitimes et nécessaires sont l'un et l'autre, parce que complémentaires l'un de l'autre. Ils le sont parce qu'ils répondent à cette dualité de la nature humaine, fondement de la politique de Pascal comme de son apologétique. Ils conviennent à un être qui se meut dans le changement et entre des extrêmes, à un être unique par un mélange de grandeur et de misère, à un être indéfinissable, si ce n'est en remplaçant les petits mots *ni* et *ou* par le petit mot *et*.

Cet être n'est pas grand ou faible, il est grand et faible; il n'est pas sage ou fou, il est sage et fou; il n'est ni ange, ni bête, il est ange et bête, il est homme. Que ce soit là le résultat du péché originel, ou comme l'enseignement certaines mythologies, de la mésalliance qui nous donnerait pour premiers parents un animal et une déesse, c'est un fait et, faute de n'être pas réaliste, la politique doit en tenir compte. Dès lors, l'erreur sera moins de s'écarter d'une vérité que de négliger une vérité contraire qui contient l'autre moitié de la vérité.

Dans les ordres de Pascal, il n'y a pas antinomie, ou elle se résout dans l'antinomie de nos sentiments et de nos instincts. En raison de la contradiction fondamentale et irréductible dont la personne humaine est grevée, ce double système est le seul où nous trouvons harmonie et solidité; harmonie savante comme dans un chœur aux voix contrariées; solidité inébranlable comme celle de la voûte, chef-d'œuvre de l'architecture, où les pierres s'élevant de deux côtés opposés se soutiennent mutuellement avec d'autant plus de force qu'elles s'affrontent plus exactement.

* * *

Notre activité politique, comme notre activité morale dont elle est le reflet est une oscillation entre les deux tendances de notre nature.

La politique est donc, selon Pascal, *l'art d'équilibrer le code de la Force et le Code de la Charité*, en les appliquant l'un et l'autre tour à tour ou simultanément dans des proportions variables comme celles de notre sagesse et de notre folie qui réclament ce double traitement. Cette définition qui me paraît très juste est d'un père jésuite, le père Lahorgne, qui a consacré une étude très sagace au réalisme de Pascal.

Ce code de la charité est le sommet de la politique de Pascal, il domine tout; il en est aussi le centre, car tout y aboutit. Nous y accédons par la raison qui conseille le code de la Force, mais en répudie l'usage exclusif; par la sensibilité qui en est le chemin le plus naturel; par la coutume même, lorsque nous nous inspirons des plus généreux exemples du passé, en quoi la charité, après nous être venue de la coutume, nous y ramène, Pascal nous disant que la plus solide charité envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore de ce monde, ce qui signifie pas toujours les choses qu'ils ont faites eux-mêmes. Nous accédons aussi à la charité par le besoin de l'ordre, car il est conforme à l'ordre de préférer le tout à la partie. Le réalisme étant à la fois raison, sensibilité, coutume, ordre, nous impose à tous ces titres, la charité qui, dans la société des hommes est, selon l'expression de Rimbaud, la seule clef du festin. Le réalisme nous conduit à la charité, à l'amour, parce que l'amour seul est créateur et que le vrai, le grand réalisme ne consiste pas à copier la vie, mais à la créer.

N'est-il pas superflu d'ajouter que pour Pascal, comme pour tout le monde, la voie royale de la charité, la plus large, la plus sûre, la plus difficile et cependant la plus suivie, c'est la foi. Le réalisme intégral de Pascal suppose donc la Foi : seule, elle nous fait pénétrer sûrement dans la charité, tandis que les autres chemins nous laissent le plus souvent sur le seuil. Ce sont des moyens d'en démontrer la nécessité, ils sont impuissants à nous en donner le sentiment. Oh! il y a bien la philosophie, Marc-Aurèle, Epictète, qui parlent d'aimer Dieu et d'aimer votre prochain. Seulement, il ne suffit pas d'en parler, il faut l'aimer.

* * *

Comme l'a observé Pascal, « aucune autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer », et, par conséquent, d'aimer le prochain. La philosophie agit sur l'esprit, et sur l'esprit d'une élite restreinte; elle est sans vertu sur le cœur de l'homme : *circum præcordia ludit*, elle se joue autour du cœur, elle n'entre pas. Sénèque nous dit du chrétien, du martyr, impassible ou ravi dans les supplices qu'il regarde d'en haut ses propres souffrances. Ne peut-on pas dire du philosophe que même s'il ne regarde pas de trop près ses propres souffrances, il regarde toujours de trop haut les souffrances d'autrui et que même s'il les regarde fraternellement, sa compassion n'est pas communicable, elle n'est pas la clef du festin.

Cette clef, seule une religion qui fait appel au cœur, au cœur de la multitude en se mettant à la portée de tous, nous la livre. Les

exemples des philosophes, c'est encore le père Lahorgue qui nous le rappelle, ne nous donnent pas la vertu de les suivre. Ils ne nous enrichissent pas. C'est une fortune dont nous ne profitons pas plus que de celle d'un Maharadja. Au contraire, pour un chrétien, les martyrs et les saints, c'est la famille. Leurs richesses constituent le patrimoine commun, « ce sont celles d'un père ou d'un mari ».

Dans le royaume des philosophes, la paix est instable, elle ne repose pas sur le roc inébranlable de la charité, elle flotte à la dérive sur les fleuves de concupiscence, les fleuves de Babylone et dans leurs eaux de feu, les hommes roulent, entraînés et brûlés. Hors le royaume de charité, notre seule chance de rafraîchissement et de salut, de salut ici-bas, est dans ce christianisme diffus, inconscient, que nous respirons, dont nous vivons, tout en le méconnaissant. C'est, pour beaucoup, « le parfum du vase vide », si précieux qu'il est l'objet de contrefaçons multiples et qu'on nous l'offre sous d'autres étiquettes, en d'autres vases où il se corrompt et s'évapore. Pour retrouver la paix du cœur et de l'esprit, condition de la paix sociale, dans le tourbillon des forces adverses qui nous sollicitent en tous sens, pour concilier ces forces et les faire conspirer au bien de l'humanité, Pascal cherchant un point fixe et vivant, tend ses mains suppliantes vers le vivant suprême; il nous montre la croix qui est le grand signe de la charité, mais aussi le grand signe de la contradiction et de la conciliation par ses bras divergents et par la double nature de l'homme-Dieu. Et, ce signe sublime et familial, il nous invite à l'ériger, pour unir les hommes et les guider aux carrefours de nos pensées, comme il se dresse encore dans les carrefours de nos campagnes.

* * *

C'est là, dira-t-on, un idéal inaccessible au plus grand nombre. Qu'importe? En y tendant, nous trouverons la force et la direction d'un élan qui, tout en expirant en deçà du but suprême nous entraînera au delà de l'idéal plus modeste dont, ailleurs, nous cherchons vainement la voie. C'est en ce sens que nous pourrions vérifier ce mot de Nietzsche : « Qui atteint son idéal par cela même le dépasse ». Pour l'atteindre en fait, il faut le dépasser en intention. Les uns s'arrêteront aux premières pentes qui sont déjà, nous l'avons vu, très fertiles. Les autres, les meilleurs, iront plus loin et plus haut.

Parmi les meilleurs, ces guides, à quels signes reconnaitrons-nous le héros, selon le cœur et l'esprit de Pascal?

Dans l'orgueil de sa force et dans le mépris souvent justifié des aînés, l'élite de la jeune génération a façonné un héros qui se pose surtout en s'opposant aux faux héros des temps révolus. Oh! ce n'est plus le pôle cérébral, fils des bibliothèques et fiancé de l'abstraction, si plein de science qu'il n'y avait plus en lui la moindre place pour tout le reste. Ce fantôme est rentré dans les brouillards allemands d'où il nous était venu avec Kout.

Non, le héros moderne, tel que nous le montrent ceux qui le créent en l'appelant, ne dédaigne pas les jeux de l'esprit, mais pourvu que ces jeux soient des exercices qui l'arment pour la lutte. Ils les considèrent bons pour la formation et, selon le mot de Pascal, pour l'essai de l'intelligence, non pour son emploi. Ce héros qu'on nous présente comme fils du sillon, du laboratoire, du stade et du champ de bataille, prendrait volontiers pour patron Milon de Crotonne, général et philosophe, mais qui était aussi athlète. Un jeune écrivain nous le montrait récemment, semblable à ces cavaliers de la Frise du Panthéon qui s'avancent dans la lumière, virils, résolus, le regard dur, le poing solide.

Saluons en ce juvénile demi-dieu un héros authentique, très supérieure à ceux qui, avant lui, ont usurpé ce nom. Cependant, ce n'est pas encore le guide selon le vœu du maître. Celui qu'il propose à l'admiration et à l'imitation des hommes les connaît trop bien pour négliger ses muscles; mais il entraîne surtout ce qui est pour lui le premier des muscles, le cœur, et il le veut aussi dur pour lui-même que tendre pour ses frères. Pascal nous offre la synthèse des trois éléments qui concourent à le former. Ce sont les trois sources de notre civilisation occidentale et de toute vie sociale digne de noms : Athènes, mère de la raison et qui nous en a légué la fleur suprême, l'esprit de finesse; Rome, mère du droit, de l'ordre et de la clarté; le christianisme, foyer de Charité.

* * *

Plutôt que cavalier, le fils spirituel de Pascal est aviateur, en quoi il est plus moderne et ce qui lui permet de survoler la politique, d'en discerner les abîmes et les limites. Il atterrit volontiers sur l'Acropole pour y rêver et y méditer. Mais, ce n'est pour lui qu'une escale. Il ne se contente pas d'implorer avec Renan la « Déesse aux yeux bleus », de lui demander son secret pour extraire le diamant des foules impures. Il ne s'attarde pas à tisser le linceul de pourpre où ensevelir les dieux morts. Il soupire vers un Dieu plus vivant. Il visite une colline plus sacrée que l'Acropole et sollicite une lumière plus haute. Si elle se refuse, il la cherche en gémissant, mais il l'attend en agissant. Il se rachète en se dévouant et, s'il reste sur le seuil du temple, il tâche de faire de son âme un temple toujours prêt à recevoir Dieu.

Croyant ou non, il fonde sa conception de la Cité sur l'identité des enseignements de l'Eglise et des fins supérieures de l'ordre social. Trop clairvoyant pour croire au mythe du Progrès fatal et indéfini, ce Dieu de l'athéisme, il est trop honnête pour faire au peuple des promesses qu'il ne pourrait pas tenir. Il renverse donc la méthode et le programme du démagogue, cet astrologue de la Démocratie, plus fou que celui de la fable, puisqu'il s'obstine à chercher dans son puits le reflet des astres qu'il se vante d'avoir éteints.

L'un flatte des chimères pour exploiter des appétits et bâtit ainsi l'idéologie du matérialisme; l'autre, part des faits les plus évidents pour justifier les sentiments les plus généreux et construit, au contraire, le réalisme de l'idéalisme. Plus prudent en ses paroles, et plus audacieux en ses actes, ce n'est pas lui qui prônera le minimum d'effort en répandant le maximum d'illusion. Il exigera le maximum d'effort et, afin de se mieux prémunir contre l'illusion, il aimera l'effort pour lui-même. Il ne demande pas au Ciel pour les fils de la Terre des miracles dont ils ne sont pas dignes s'ils ne les accomplissent pas, en partie, eux-mêmes, en les méritant par leurs peines et leurs sacrifices. Il ne prétend pas détenir les formules qui donnent facilement la paix, la prospérité, la justice absolues. Il nous engage à conquérir difficilement une paix, une justice, une prospérité toujours imparfaites et toujours menacées. Il est donc très mal doué pour les luttes électorales. Il le sait et se propose surtout la réforme de l'homme intérieur comme le plus sûr moyen d'améliorer l'homme social. Il s'adresse aux élites et les adjure de cultiver en elles le ferment des renouveau futures.

Son parti, s'il en a un, est singulier. Il est ouvert à tous les partis, ne ressemble à aucun et leur demande ce qui est le plus contraire à leurs habitudes. Il les invite non à se servir, mais à servir, non à se pousser, mais à se surmonter, non à arborer, selon l'usage, de vieilles erreurs sous des mots nouveaux, mais à rajeunir de bons vieux mots qui exprimeraient, en politique, de grandes nouveautés. C'est le parti du bon sens, de la sincérité, de la charité, ce qui en ferait aussi le parti de l'Espérance.

Comte DE SAINTE-AULAIRE.
Ambassadeur de France.

Mistral et Joseph d'Arbaud

Il était une fois une petite princesse dans un grand jardin, au bord d'un lac de Savoie. Elle reçut, en même temps, les visites d'un prince et d'un poète. Le prince avait les mains pleines de poupées et de friandises. Mais le poète avait dans les siennes des fleurs inconnues et invisibles dont la petite fille avait tout de suite respiré le parfum. Le prince eut beau lui faire mille avances, elle ne voulait plus quitter le poète. Le sang des Cyclades coulait dans ses veines; elle était princesse de Brancovan; elle devait devenir la comtesse de Noailles. Le poète venait du pays d'Arles et des Iles d'Or; il s'appelait Frédéric Mistral.

Je me plais à penser que cette rencontre eut lieu sous le signe et l'influence de la Sainte Etoile aux sept rayons du Félibrige et que, dès ce jour de son enfance, la petite princesse fut définitivement consacrée à la poésie. Je ne crois pas que Mme de Noailles ait jamais rien écrit de plus pur et de plus fort que les stances qu'elle a dédiées à Mistral :

*O Mistral, la Mireille antique,
Chloé qui dansait dans le thym
Suspend sa flûte bucolique
Au vert laurier de ton jardin.*

*Elle s'arrête et te contemple
Et, dans le vent rapide et pur,
C'est toi la colonne du temple,
C'est toi l'olivier sur l'azur.*

*Ainsi tu domines l'espace
Par tes airs de pâtre et de roi,
Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi...*

Je n'ai vu Mistral qu'une seule fois. Mais quelle fois! C'était à la *Santo-Estello* d'Aix, le lundi de Pentecôte de 1913. Une foule entassée, frémissante, débordait le cours du roi René quand Mistral parut au balcon de l'un des vieux hôtels. Une seule houle d'amour montait jusqu'à lui de ces milliers de cœurs. On touchait la vérité de la parole du poète, on avait l'évidence que le cœur de Mistral enveloppait sa race et que son pays descendait de lui. A l'hôtel de ville, le maire le salua comme entré tout vivant dans le collège des princes du chant sublime, à côté d'Homère, de Virgile, de Dante, de Hugo... A chacun de ces grands noms, Mistral inclinait sa tête blanche : aucun orgueil, une parfaite simplicité. Quand on sortit de la Faculté de droit : *Li besti tiron lis ome*, s'écria Bernard de Montaut-Manse, *mai jau que lis orne, tiron li diéu*. Les bêtes traînent les hommes, mais il faut que les hommes traînent les dieux. Vingt mains détélérent les chevaux de la voiture de Mistral et les étudiants d'Aix l'emportèrent jusqu'aux Thermes Sextius où avait lieu le banquet. Après le chant de *la Coupo Santo*, un silence religieux se fit. Quelles paroles allaient sortir de la bouche du magnifique vieillard dont Lamartine avait salué la jeunesse dans l'aube merveilleuse de *Mireio*? Quel testament cet octogénaire allait-il nous léguer? Vraiment, quel vaste et solennel et définitif discours?... Alors, d'une voix affaiblie par l'âge mais juste et nette, Mistral se mit tout simplement et tout doucement à chanter :

*Ou nouz à nostis àvi
Tan sàvi, tan sàvi,
Ou nouz à nosti àvi
Qu'aven pas couneigut!...*

L'immortelle petite chanson des *Oulivado* montait droite comme une alouette dans l'azur : « Honneur à nos aïeux — si sages, si sages. — Honneur à nos aïeux — que nous n'avons pas connus. — Ils ont vécu, — ils ont tenu — notre langue vive, — ils ont vécu, — ils ont tenu, — autant qu'ils ont pu. — A Jeanne et Guillaumette — grand'mère, grand'mères — à Jeanne et Guillaumette, — c'est ainsi qu'ils ont plu... »

On avait songé à tout, sauf à la chose la plus grande : le vieux poète célébrait les morts de sa race que lui-même n'avait pas connus, sur un rythme populaire et ancien, louant les vertus et les joies les plus humbles et les plus sûres, antiques et toujours nouvelles. Le grand homme, aux confins de sa vie, semblait tendre les mains pour réunir toutes les âmes, celles du présent, celles du passé, comme celles de l'avenir. Je ne puis croire que jamais foule

ait ressenti davantage la communion des vivants et des morts qu'en ces minutes d'Aix.

*... Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi...*

Vers la fin de la cour d'amour, Joseph d'Arbaud vint à cheval et, sur les pointes de son trident, déposa un bouquet de fleurs sauvages de la Camargue aux pieds de Magali de Baroncelli Javon, qu'il avait faite reine du Félibrige sept ans plus tôt. Et Joseph d'Arbaud, lui aussi, dans son geste, reliait la plus lointaine histoire de la Provence et de toute l'occitanie à leur jeunesse la plus noble et la plus fidèle.

S'il y a quelqu'un qui mérite le beau titre de *mainteneur*, c'est bien Joseph d'Arbaud. Le livre qu'il vient de publier, cette année, chez Grasset, *la Bête du Vaccarès*, suffirait à consacrer un grand écrivain français. Arbaud, lui, affirme une double maîtrise, aussi bien en langue de oui qu'en langue d'oc. Mais je crois bien qu'il revendique un seul titre de gloire : celui de poursuivre l'œuvre et l'action mistraliennes. Et nul ne peut le lui contester. Il la poursuit dans sa vie tout autant que dans ses écrits. M. Marius André me disait un jour qu'il rêvait de composer la vie de deux grands poètes finlandais qui auraient pu être admirés dans toutes les cours et qui préféreraient vivre sur leurs terres, pauvrement, à courir le buffle. Peut-être, ajoutait-il, en transposant leur histoire dans le Nord, pourrai-je attirer ainsi le juste hommage qu'ils méritent, à Folco de Baroncelli et à Joseph d'Arbaud. Et, de fait, l'un et l'autre vivent comme le dit Marius André, sinon qu'il faut remplacer le buffle par le taureau et la Finlande par la Provence.

« Pour classer dignement un écrivain de la stature de Joseph d'Arbaud, a écrit Charles Maurras, il faudrait avoir mesuré toutes les grandeurs comparables de nos deux littératures françaises, ce qui supposerait déjà bien connu l'histoire de la renaissance provençale au XIX^e siècle... Mistral ne s'est pas éteint sans transmettre la flamme. Derrière lui duraient et, comme il aimait à dire, *tenaient* un Marius André, un Folco de Baroncelli, un Joseph d'Arbaud, celui-ci le dernier par l'âge, non par le génie. En laissant flotter sur leurs fronts le regard de l'adieu, le Maître a désiré, certainement, pour eux plus que le talent, plus que l'art, il a voulu leur léguer une parcelle de sa volonté de héros... » Maurras ne parle que des provençaux, mais le Languedoc avec Estieu et Perbos, la Gascogne avec Philadelphie de Gerde, le Roussillon et l'Auvergne pourraient affirmer une pareille vitalité. Le Félibrige n'est pas mort. Faisceau de libertés, de franchises et de traditions, il s'oppose aussi bien à « une société centralisée jusqu'à la folie » qu'à la rage séparatiste de quelques-uns.

Sian de la grando Franço é ni court ni coustié certifie Mistral dans la fameuse ode aux Catalans. Nous sommes tout à fait de la grande France, et non pas un peu ou à côté. Oui, mais nous en sommes avec notre visage et notre âme propres : on ne couchera pas les provinces au lit de Procuste.

Un livre comme *la Bête du Vaccarès*, une légende si vive et si colorée, d'un intérêt humain si profond et si religieux, dans son double texte provençal et français d'une perfection égale, peut faire toucher au plus vaste public la légitimité, la bienfaisance du Félibrige.

« Ceux qui ont vu Joseph d'Arbaud, affirme encore Maurras, savent ce qu'il y a d'un peu rude et sévère, de tenace et d'obstiné sur ce front, dans ces yeux, par tout ce visage tendu. On disait sous l'ancien régime : tétu comme un Provençal. Le terme n'est pas juste. L'entêtement, c'est la faiblesse. Mais l'opiniâtreté d'une force fidèle à elle-même apparaît sur beaucoup de points du caractère de la race. Combinez-la au goût raisonné d'une certaine forme de l'aventureux et de l'extrême, et vous comprendrez comment, un

beau jour, ce jeune homme quitta brusquement les fontaines de Sextius, les platanes du Cours, les conférences platoniciennes du Tholonet, pour aller se terrer au fond de la Camargue et mener, entre les étangs, le ciel et la mer, la vie des gardiens de taureaux. Pourquoi? Comment? Je ne crois pas fausser, en esprit, ce cœur de poète si je réponds que, Provençal avant tout, il aura voulu respirer bien à son aise ce qu'il y a de plus strictement, de plus parfaitement provençal, entre toutes les terres de la patrie... »

Joseph d'Arbaud, conteur merveilleux de *la Bête du Vaccarès*, grand poète qui a mis dans son *Laurier d'Arles* toute la splendeur de la strophe malherbienne et dans ses *Rameaux d'Airain* toute la tristesse et toute la fierté d'un cœur blessé par la guerre, chantre de l'amour et de la nature, mais dans leurs couleurs les plus provençales, héraut des usages et de la vie de son peuple, Joseph d'Arbaud est bien l'héritier de Mistral.

JEAN SOULAIROL.

Henri de Tourville et l'Ecole dite de la « Science sociale »⁽¹⁾

II

Les idées Maitresses : ordre et liberté.

Par notre premier article, nous avons essayé de situer l'œuvre de l'abbé Henri de Tourville, dans l'« Histoire des doctrines sociales ». Nous avons vu le rameau détaché de l'école le playsienne prendre peu à peu vigueur et développement avec Henri de Tourville et ses disciples : Démolins, Paul Bureau, Paul de Rousiers, Mélin, Poinsard, etc. La mise en valeur des facteurs géographiques et économiques nous est apparue comme une application de la science sociale, légitime en son principe, intéressante et féconde en ses résultats, pourvu que l'importance de ces facteurs dans l'évolution des sociétés humaines ne soit pas exagérée; contre ce danger, l'école de la *Science sociale* ne s'est pas tenue assez en garde; elle a parfois versé, inconsciemment, dans une sorte de matérialisme historique. D'autre part, la thèse particulariste, qui est devenue l'axe de sa doctrine, a partiellement vicié ses explications et ses conclusions. Tout le passé des peuples a été envisagé en fonction de cette thèse; d'où un défaut d'objectivité, une systématisation à outrance, une méconnaissance de l'ensemble des réalités historiques. Tout le présent et tout l'avenir des peuples ont été ramenés à cette même thèse; de là, une exaltation sans mesure de la civilisation anglo-saxonne, un dénigrement injuste et malfaisant de la culture latine. Les défauts sont donc évidents, mais les mérites doivent néanmoins être signalés. Les uns et les autres apparaîtront, dans une lumière plus intense encore, maintenant que nous procéderons, enquêteurs avertis, à l'inventaire des idées qui se pressent dans le petit volume *Ordre et liberté*, que l'on vient de nous livrer (2).

* * *

N'y cherchons point un exposé méthodique, ni une précision impeccable de langage. Le R. P. Dieux, dans son introduction, nous en avertit sagement. Cet opuscule est fait de lettres de direction, de notes adressées à des savants, de pensées isolées et de fragments. Il faut le lire d'un bout à l'autre pour y retrouver, sous des aspects très divers et parfois sous des formes inachevées ou défectueuses, la trame fondamentale tissée de quelques grandes idées.

(1) Voir la *Revue* du 10 septembre 1926.

(2) Paris, Bloud et Gay, 1926.

Dans une lettre préface, M. Paul de Rousiers appuie, lui aussi, sur l'utilisation prudente de l'œuvre laissée par Henri de Tourville. Il se plaît à rendre hommage à celui dont il s'honore d'avoir subi l'emprise : « Par la création d'un instrument scientifique de travail, comme par les directions qu'il donnait à chacun d'entre nous, l'abbé de Tourville a été notre maître. » Il ajoute ce conseil à la jeunesse d'aujourd'hui : « Il peut aussi être le maître des hommes de la jeune génération qui désirent se livrer à des travaux d'observation sociale, à la condition essentielle qu'ils lui demandent des lumières pour mieux voir les choses telles qu'elles sont et non pas des oracles sur l'organisation des sociétés. » (p.X)

* * *

Tourville et ses disciples ont souvent insisté sur la distinction qu'il importe de faire entre la science sociale entendue au sens positif et la science sociale entendue au sens impératif. Paul Bureau a mis en pleine clarté cette distinction, avec une maîtrise définitive, dans son *Introduction à la méthode sociologique*. Sans doute, la science sociale complète doit comprendre les deux départements; il lui incombe de traiter à la fois de ce qui est et de ce qui doit être, mais il n'en est pas moins vrai que, cela étant admis, il est loisible à un savant de consacrer son temps et ses aptitudes à l'un ou à l'autre de ces deux départements, à moins qu'il ne se sente la capacité et la vocation de les embrasser tous deux dans son champ de vision. L'essentiel est qu'il ne méconnaisse pas l'existence et l'importance de l'un et de l'autre. Quand le R. P. Dieux, voulant mettre au point la pensée d'Henri de Tourville, parle de « statique » et de « dynamique », c'est bien cette distinction qu'il a en vue et il a mille fois raison de la formuler. Nombre de remarques de Tourville sur les vices qui entachent l'étude des sociétés humaines ne sont que des corollaires de cette idée. Il est certain, par exemple, qu'une autre chose est l'étude objective de la constitution familiale existante chez un peuple, dans sa forme, ses éléments, ses causes, ses conséquences, autre chose est la détermination de la meilleure constitution familiale. Un sociologue peut s'occuper des deux problèmes, il le doit même s'il prétend à la science intégrale de la famille; mais il ne peut s'occuper des deux en même temps, au même moment, sous peine de fausser ses observations, ses hypothèses, ses vérifications. Lisez maintenant plusieurs pages sur *La Science sociale*, notamment, les pages 87 et suivantes; à travers des expressions parfois un peu confuses, vous démêlerez aisément la pensée de Tourville.

* * *

Une autre distinction, non moins capitale, est celle que Tourville répète fréquemment, entre la morale sociale et la technique sociale. Il a noté que trop de moralistes négligent le point de vue technique et que, faute d'en tenir suffisamment compte, ils formulent un code de morale qui demeure en l'air. Remarque très vraie et d'une immense portée. Ainsi, il ne suffit pas d'énoncer les principes de justice commutative, distributive et légale. Il faut rechercher comment ces principes trouveront leur application dans les conditions de vie qui nous sont faites, c'est-à-dire étant donné notre régime de production et d'échanges, dans le cadre de la société anonyme, du marché mondial avec les exigences financières de nos grands Etats modernes et nos modes de gouvernement.

Des notes pour le *Mouvement social*, des lettres à Démolins exposent parfaitement cette distinction en l'illustrant d'exemples (pp. 62 à 67).

Et Tourville conclut : « Ne prenez pas le bien d'autrui. » Soit. Mais, de fait, où est mon bien? Où est celui d'autrui? Voilà ce qui est livré à l'examen, à l'observation, et, comme dit l'Écriture, à la dispute des hommes. Aussi, le moraliste est-il obligé, dans l'application, de se renseigner sur les faits. Or, qui le renseignera sur la portée sociale des faits, sinon ceux qui les étudient scientifiquement? S'il avait besoin d'être renseigné sur les conséquences physiques de telle médication, qui peuvent importer à la morale, qui peuvent entraîner la mort pour soi ou pour autrui, à qui s'adresserait-il sinon à ceux qui savent les sciences médicales? Morale et technique sont deux connaissances différentes. Elles doivent avoir toutes les deux satisfaction, mais elles ne sont pas un même ordre de connaissance. Les moralistes ne suffisent pas à la technique. Les techniciens ne suffisent pas à la morale. »

Or, une partie au moins de la technique sociale nous est imposée par les circonstances de temps et de lieu. Nous naissons, grandissons et sommes destinés à vivre dans un milieu géographique déterminé qui informe profondément notre manière d'organiser l'existence. Il y a bien la possibilité d'émigrer, mais cette possibilité n'est pas absolue, inconditionnée pour tous les hommes et tous les peuples. Il ne dépend pas non plus de nous de vivre au siècle des diligences ou bien au siècle de la vapeur et de l'électricité.

Les considérations générales que nous avons faites à propos des tendances maîtresses de l'école de la *Science sociale*, laissent deviner tout le parti que Tourville a tiré de cet axiome que nous lisons en tête d'un chapitre (pp. 39 et suivantes) : « Les transformations des moyens d'existence bouleversent les modes d'existence ». « Il y a une crise sur ce point, par conséquent, sur tout l'ordre social, écrit-il, c'est-à-dire sur toute la série des phénomènes sociaux, lesquels ressentent nécessairement le contre-coup des modifications des moyens d'existence. » Les formes les plus avancées de la technique sociale moderne attirent de préférence son attention; les trusts, par exemple, auxquels son brillant disciple, Paul de Rousiers, devait plus tard consacrer des études si perspicaces.

Le jeu de la liberté humaine doit être envisagé par le sociologue en fonction de ces moyens techniques : « Ce qui est loisible à la liberté humaine, écrit Tourville, c'est de vouloir les fins les plus extraordinaires et les plus extravagantes; mais ce qui lui est interdit, c'est de les réaliser au-delà des moyens qui sont les instruments nécessaires de cette réalisation. La science sociale étudie ces moyens, et elle sait que la liberté humaine en devra passer par là pour réussir. » Banalité, si l'on veut, mais banalité souvent oubliée et dont l'oubli a entraîné bien des erreurs et des malentendus. Tourville y revient à propos de la famille dont la bonne constitution est, à ses yeux, chose capitale (pp. 139, 140, 142).

* * *

Tout aussi bien que Le Play et l'école de la *Réforme sociale*, Tourville et l'école de la *Science sociale* tiennent la famille pour la cellule des sociétés humaines et concentrent le meilleur de leurs observations sur la recherche des conditions qui assurent sa prospérité.

C'est quant à ces conditions, au moins à certaines d'entr'elles, que se manifeste entre les deux groupes quelque désaccord.

On peut dire de tous deux qu'ils sont partisans de la *famille-souche* et de la *famille-stable*, moyennant de mettre sous ces dénominations des réalités assez différentes, suivant qu'elles se rencontrent chez le Play ou chez l'abbé de Tourville.

Le Play entend par famille-souche une constitution de la famille « où le père s'associe un héritier, en le mariant au foyer domestique, lui lègue, par testament, le foyer et l'atelier, lui impose en même temps l'obligation de pratiquer tous les devoirs de père de famille envers ses frères et sœurs, puis envers ses propres enfants, en les dotant, avec le produit entier de l'épargne commune. » (*Ouvriers européens*, III. Introduction, 5.) C'était pour lui la famille modèle de par sa stabilité. Après avoir rappelé cette définition, le R. P. Dieux ajoute : « On découvrit, par la suite, des sociétés qui ne connaissaient pas cette institution et qui, pourtant, apparaissaient éminemment prospères et riches en hommes vigoureux. On étudia avec soin le type familial de ces sociétés privilégiées, et l'on s'aperçut que le facteur de prospérité n'était pas la stabilité du cadre social lui-même, mais la netteté et la constance d'une éducation particulière, que les parents de ces pays donnaient à leurs enfants. » (*Introduction*, XVII.) Quand donc Tourville préconisera le régime de la famille-souche et de la famille-stable en l'opposant à la fois au régime de la famille patriarcale et au régime de la famille instable (pp. 76, 141), ce qu'il aura surtout en vue, c'est l'éducation et, d'une façon plus précise, l'éducation particulariste, dont l'épanouissement fera, à ses yeux, la supériorité des peuples anglo-saxons. Non qu'il soit indifférent au système successoral; il se pose, comme Le Play, en adversaire du partage égalitaire, qui provoque « le dépècement périodique du patrimoine », mais, si je saisis bien sa pensée, les règles de la dévolution successorale n'ont point chez lui, l'importance souveraine qu'elles acquièrent chez le Play, elles ne sont que l'accessoire de ce facteur principal qu'est l'éducation.

Sans doute, la transmission du patrimoine dans la famille-

souche, telle que l'entendait Le Play, présente de grands avantages^s moraux et matériels; mais est-on en droit de la considérer comme un élément essentiel de saine organisation familiale? Quand on étudie et confronte les multiples régimes successoraux qui s'opposent ou s'enchevêtrent au cours de l'histoire des différents peuples, on est porté à en douter. Tant de causes interviennent, tant de conséquences favorables et défavorables sont à prendre en considération! J'ai essayé, à plusieurs reprises et, notamment, dans deux études que je me permets de rappeler ici, de débrouiller l'écheveau complexe de ces causes et de ces conséquences (1), et j'ai cru reconnaître que le système successoral du code napoléon, bien que susceptible d'amendements, ne mérite pas tous les griefs que l'école le playsienne a souvent accumulés contre lui. Les conclusions d'un chef-d'œuvre, publié en ces dernières années par un maître incontesté de l'histoire du droit, n'ont fait que confirmer chez moi cette manière de voir. Je veux parler de *L'Histoire du droit civil français* et, spécialement, de *L'Histoire du Droit des successions*, où le regretté Charles Lefebvre montra dans le régime napoléonien un compromis entre les tendances divergentes de l'ancien droit, coutumier et écrit. (2)

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

L'avenir de l'Autriche

La guerre mondiale fut le résultat sanglant d'une soif de domination — d'une volonté de puissance — provoquée par un nationalisme exacerbé et par une concurrence commerciale matérialiste. Elle fut le fruit terrible de doctrines visant à placer peuples et États en dehors de la loi morale : tous les moyens, quelque condamnables qu'ils soient, ne sont-ils pas déclarés permis si ce sont des « buts nationaux », « une place au soleil » ou le « *sacro egoismo* » qui sont en cause? Voilà la fièvre qui secouait tous les peuples, grands et petits. Tout acte de violence était porté aux nues, pourvu que le succès le couronnât. Pour ce qui est du droit — droit divin, droit humain — on ne s'en préoccupait plus. Résultat : ruine des peuples, déclin de la culture, de la morale, du système économique; l'exaltation illimitée de la volonté propre, la lutte de tous contre tous, la révolution en permanence.

Si nous désirons échapper à cette destinée, il faut tout d'abord restaurer le droit, le droit divin et le droit humain. Il faut rétablir l'autorité de la loi morale, et tous : États, peuples, individus, du premier au dernier, riches et pauvres, nous devons nous incliner devant ces lois supérieures. C'est là le premier devoir, qui certes mérite que tous les hommes de bonne volonté fassent bloc pour arriver à ce but élevé.

Il est une autre obligation encore : il faut détruire le nationalisme exagéré, la haine entre les peuples, qui, tout comme le bolchévisme, mène à l'oppression. Quelle erreur de croire que pour arriver au calme et à la paix, les peuples doivent d'abord former des États dits « nationaux » et se développer comme tels! Abstraction faite de la circonstance qu'il est de vastes régions, telles que le Sud-Est de l'Europe où un pareil système ne saurait prévaloir, de telles tendances aboutiraient continuellement à de nouveaux heurts et à de nouveaux conflits, à de nouvelles violences et à de nouvelles guerres, alors que le calme et la paix, conditions indis-

(1) *Le Régime successoral*. Bruxelles, Dewit, 1899. — *Les Causes de la transmission intégrale et du partage en nature des biens ruraux d'après la France et l'Allemagne*. 1902...

(2) *L'Ancien Droit des successions II*. 1918. — Paris, Librairie du Recueil Sirey, surtout pp. 269 et ss.

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

HUITIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- S. E. LE CARDINAL CHAROST, archevêque de Rennes : *Saint François d'Assise* (le 29 mars),
S. G. MGR BAUDRILLART, évêque d'Imeria, recteur de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie française : *Les Martyrs de Septembre* (le 4 janvier),
L'AMIRAL THAON DE REVEL, duc de la Mer, ancien ministre de la Marine italienne (la date sera annoncée ultérieurement),
LE GÉNÉRAL WEYGAND, ancien haut-commissaire en Syrie : *La Syrie, mandat français* (le 30 novembre),
LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *La politique de Pascal* (le 23 novembre),
M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française : *Comment j'ai été amené à écrire la vie de sainte Thérèse d'Avila* (le 21 décembre),
M. JACQUES BARDOUX, de l'Institut de France : *Les deux Congrès de liquidation européenne : Vienne et Paris, 1815-1919* (le 16 novembre),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges : *La politesse au temps de la monarchie et de l'empire* (le 8 février),
M. LUCIEN ROMIER, directeur du *Figaro* : *Les Etats-Unis d'Europe* (le 22 février),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française : *Politesse à table* (le 28 décembre),
MADAME MARIE GASQUET : *Politesse du cœur* (le 14 décembre),
M. ANDRÉ BELLESSERT : *Sainte-Beuve chez Victor Hugo* (le 1^{er} février),
M. RENÉ BENJAMIN, fera trois conférences :
1^o *De quelques mufles* (le 18 janvier); 2^o *Le génie de la Touraine* (le 15 février);
3^o *Jours de soleil en Provence, taureaux et méridionaux* (le 22 mars),
M. GEORGES BERNANOS : *Sous le soleil de Satan* (le 25 janvier),
M. ANTOINE REDIER, directeur de la *Revue française* : *Eloge de la politesse* (le 7 décembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier à Paris, lira : *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel (le 5 avril).

La troisième conférence sera donnée le mardi 23 novembre, à 5 heures, par le général WEYGAND, ancien haut-commissaire en Syrie.
SUJET : *La Syrie, mandat français*

Prix de l'abonnement à la série des dix-huit conférences :

Fauteuils et baignoires réservés : 120 francs; fauteuils, baignoires, balcons : 100 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures; pour les anciens abonnés du 3 au 10 novembre; pour les nouveaux abonnés à partir du 10 novembre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL 220.50

pensables pour la croissance des peuples, seraient toujours inaccessibles. Il ne reste donc que la voie d'une entente entre peuples, d'un accord en vue d'une action créatrice commune, dans l'intérêt du droit et de la culture.

Dans tous les pays s'élèvent aujourd'hui des voix qui se réclament de ces idées et qui s'appliquent à les propager. Les mouvements en faveur d'une *Mittel Europa* et d'une *Pan Europa* le prouvent suffisamment. Nul doute que les événements ne se développent, sous la pression des besoins de notre époque, dans le sens d'une entente et d'une réconciliation, de la décentralisation et de la fédération. Le point culminant du nationalisme effréné, qui a fait dans le monde tant de mal, est dépassé. Pourtant, il y a parfois, il y aura encore, des retours offensifs. Une mode continue longtemps encore à s'épanouir en province après que la capitale y a déjà renoncé; et nous entendrons encore retentir bien des discours sur un nationalisme en dehors duquel il n'y aurait, prétendument, pas de salut. Le moment viendra pourtant où le cerveau le plus simple comprendra que si rien n'est plus beau que l'amour de la patrie, le sentiment national, l'attachement à la terre natale, d'autre part, le nationalisme contemporain artificiellement soufflé et qui aboutit inéluctablement à l'impérialisme, est la ruine et le fléau des peuples.

* * *

« Nous autres, Autrichiens, sommes des Allemands, nous devons dès lors nous unir à nos frères de race du Reich. Nous sommes un seul et même peuple, nous parlons la même langue, nous avons fait partie naguère de l'empire allemand. Que les autres nations fassent ce qu'elles veulent! » Voilà ce qu'on entend dire de divers côtés.

Que faut-il penser de tout cela? Certes nous sommes des Allemands et, du point de vue de notre origine, de meilleurs Allemands même que les Vendes, Obotrites et Cachoubes germanisés, lesquels, soudés en une nation prussienne, veulent aujourd'hui nous apprendre ce que c'est que le *Deutschtum*. Point n'est besoin du reste d'examiner de plus près dans quelle mesure d'autres nationalités sont venues se mêler aux Allemands d'Autriche eux-mêmes. Relevons seulement qu'un tel mélange était de par la nature des choses inévitable au cours des siècles : officiers, fonctionnaires, instituteurs, médecins, ingénieurs, artisans et ouvriers provenaient de toutes les parties de l'ancienne monarchie, et Vienne exerçait sur eux une grande puissance d'attraction. Il est de fait qu'il existe aujourd'hui, chez nous, de nombreuses familles qui ont des parents, proches et éloignés, dans tous les Etats dits successeurs. C'est pourquoi nous sommes les plus aptes à servir d'intermédiaires entre les régions détachées de l'ancienne Autriche.

Non seulement nous faisons partie du Reich allemand, mais nous en formions, pour ainsi dire, le cœur, puisque, au cours des derniers siècles, les empereurs de la dynastie des Habsbourg avaient résidé exclusivement à Vienne, dirigeant de là les destinées allemandes. Nous avons pour une part très importante « fait » l'histoire allemande, part riche en services rendus et en honneurs recueillis. Et la culture allemande nous est redevable de beaucoup. Dans les pays autrichiens, grâce au caractère de notre peuple, aux beautés naturelles, à nos relations avec les peuples voisins, à notre situation géographique, cette culture, moins influencée par les autres nations germaniques, s'est développée comme une civilisation *sui generis* et autochtone. A l'aide de cette histoire et de cette culture allemandes — notre histoire et notre culture — nous avons rendu service à d'autres peuples en les introduisant dans la sphère du germanisme et de la pensée occidentale. Ils nous sont redevables d'une bonne part de leur avir intellectuel et culturel. La dynastie

des Habsbourg, qui fournit 20 empereurs d'Allemagne, avait uni la puissance de tous ses peuples à celle du peuple allemand. La sphère d'activité de l'ancien empire allemand s'étendait par là loin au Sud-Est, dans les riches régions agricoles du Bas-Danube. Ce fleuve puissant leur servait à tous d'artère vivifiante. Ah! les belles perspectives qui s'ouvraient devant le peuple allemand s'il voulait s'adonner à un labeur pacifique!

Supposons que l'Autriche mutilée se réunisse aujourd'hui à la Prusse-Allemagne nationaliste; quelles en seraient les inéluctables conséquences? Tous les peuples « alliés et associés » qui entourent l'Allemagne et l'Autriche feraient à nouveau bloc contre une Allemagne agrandie. L'Autriche jouerait le rôle de pomme de discorde et deviendrait certainement le théâtre de la guerre prochaine. Nationalisme et impérialisme recevraient une impulsion nouvelle. Nul ne saurait prévoir comment finirait ce nouveau conflit. Mais il représenterait certainement pour tous une catastrophe gigantesque, le bolchévisme n'ayant garde de négliger, soyons-en sûrs, une si belle occasion.

Ne serait-il donc pas plus raisonnable, plus utile du point de vue du bien-être des peuples, de s'engager dans la voie pacifique, la voie que l'Autriche a suivie depuis des siècles? Membre de l'Empire allemand n'a-t-elle pas toujours visé à la coopération avec la Hongrie et la Bohême, avec les peuples annexés? Pareille solution ne serait-elle pas plus avantageuse pour tous les intéressés, y compris le peuple allemand?

On dira : ce but ne pourrait-il pas être atteint aussi par l'intermédiaire de l'Allemagne? Réponse : non! jamais par l'intermédiaire de l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne à hégémonie prussienne. Car l'origine de cette Allemagne se trouve dans la force; or c'est ce que les autres peuples craignent, comme ils craignent toutes les méthodes basées sur la force auxquelles eut recours l'Allemagne prussianisée! Seuls les Allemands des marches de l'Est, les Autrichiens, peuvent mener à bonne fin une pareille tâche pour le bonheur de l'Europe. Figurons-nous une Allemagne qui ne serait plus « grande-prussienne », une Allemagne fédérale dont feraient partie sur un pied de parfaite égalité, tous les peuples qui la composent, y compris les Autrichiens : ce n'est qu'avec une semblable Allemagne que l'Autriche serait à même de collaborer comme naguère. Par là, elle rentrerait aussi en possession de ses « racines » d'autrefois et acquerrait des forces nouvelles pour reprendre dans les pays danubiens sa tâche historique, redevenant comme jadis le cœur même du nouvel Empire d'Europe Centrale.

Il existe en Autriche — ici nous nous servons d'un euphémisme — des esprits d'une naïveté enfantine qui croient ou qui veulent faire croire que si l'Autriche s'unit à l'Allemagne prussifiée et nationaliste d'aujourd'hui, elle pourra y avoir une situation indépendante, semblable à celle de la Bavière d'avant-guerre, y faire prédominer son influence, etc. Ceux qui parlent ainsi ne connaissent point les origines de l'Allemagne contemporaine. Ils ignorent l'histoire de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Prusse au cours des deux derniers siècles. Ils ne savent pas ce qu'est l'Allemagne d'aujourd'hui. Ils ignorent qu'en réalité, ce n'est qu'une Grande-Prusse. Ils se saisissent, sans raisonner, de mots d'ordre nationalistes, et oublient totalement la longue et pénible lutte menée par l'Autriche, pour l'honneur, la puissance et l'unité allemandes, contre une Prusse que nous appellerons « machiavélique » pour ne pas lui donner un autre nom.

Je ne vais pas évoquer le souvenir des morts de Sadowa, ni rappeler l'attitude des personnalités dirigeantes de la Prusse pendant et après la guerre mondiale : qu'il me soit seulement permis de constater que dans l'Allemagne d'aujourd'hui tous les peuples sont réduits à être de simples provinces et que la Bavière elle-même se voit obligée de mener contre le Reich d'après luttes.

Cependant, je relèverai aussi que, dans toute l'Allemagne, il s'accroît contre l'hégémonie prussienne un mouvement que les mesures policières sont impuissantes à mater. Comment, dans de telles circonstances, peut-on sérieusement s'imaginer que les Autrichiens auraient dans le Reich une situation à part ?

Ne sommes-nous pas 6 1/2 millions contre 40 millions de sujets prussiens ? On aurait bien vite raison, un sourire ironique aux lèvres, de notre « arrogance », et sans le moindre égard, on nous fonderait aux pieds politiquement, économiquement, moralement et culturellement. Le rêve prusso-allemand serait réalisé, l'Autriche, « pays de second ordre » deviendrait une province prussienne « *Borussia necesse est, Germania non est necesse* » : voilà comment pense la Prusso-Allemagne moderne.

* * *

Allons-nous volontairement nous unir à une Allemagne ainsi prussianisée ? L'idée même d'une pareille éventualité devrait, me semble-t-il, être inadmissible pour tout Autrichien connaissant l'histoire et n'ayant pas désappris à penser indépendamment !

Non ! Au nom de notre histoire, de notre civilisation, de notre développement, de notre individualité, il ne nous reste, à nous autres Autrichiens, tant qu'il n'existera pas d'Allemagne véritablement fédéralisée, qu'une seule voie menant au but. A bas la fable de « l'Autrichien efféminé ». Mettons de l'ordre dans notre propre maison ; prenons en mains nos destinées ; avec l'aide de Dieu, notre développement ultérieur prendra alors une forme grosse de résultats bienfaisants pour les peuples autrichien et allemand et pour toute la *Mitteluropa*.

Bien différente de la grandeur des buts unificateurs des Habsbourg a été l'attitude de multiples princes allemands. Mus par de fatales ambitions et par un égoïsme mesquin ils ont visé uniquement à s'enrichir les uns aux dépens des autres. Alliés à l'ennemi extérieur, ils ont combattu trop souvent l'Empereur et l'Empire. Pendant ce temps les Habsbourg, pénétrés de la grandeur de leur tâche, ont incessamment, au cours des siècles où la couronne impériale ceignait leur front, mis toute leur puissance au service de tous leurs peuples et tout particulièrement ils ont travaillé pour l'honneur, l'existence et la puissance de l'Allemagne. Mais du Grand Electeur jusqu'à Bismarck, en passant par Frédéric le Grand, ce fut toujours la Prusse qui fut l'ennemi intérieur le plus implacable de l'Autriche, et cela jusqu'à 1866 époque à laquelle elle anéantit l'ancienne puissance impériale et soumit le reste de l'Allemagne à sa domination.

Un nationalisme inflexible avait pris la place de l'idée universaliste impériale englobant les peuples et le monde. C'est au nom de ce principe que l'Autriche fut jetée à la porte de la Confédération millénaire, elle qui avait veillé aux intérêts de l'Allemagne et versé son sang pour l'Allemagne des siècles durant. Incorporé dans la Prusse, l'individualisme national avait vaincu l'universalisme des Habsbourg. Continuant la politique de violence de Frédéric II, Bismarck façonna par le sang et par le fer l'Allemagne à l'hégémonie prussienne. Le Reich était parvenu à l'apogée de sa puissance à la fin du XIX^e siècle. Cependant déjà l'œil perçant du feldmaréchal comte Moltke avait reconnu que la Prusso-Allemagne créée en 1871, devrait être défendue par le glaive pendant cinquante ans encore.

L'impérialisme national s'intensifiait de plus en plus en Russie, en France, en Angleterre, en Italie et chez les petits peuples balkaniques eux-mêmes. La course aux armements secouait le monde. La concurrence commerciale se chargea du reste. Une collision générale finit par devenir irréductible.

La séparation d'avec l'Allemagne (1866) avait frappé l'Autriche au cœur. Le grand Empire, où tant de peuples se pressaient, ne

pouvait être maintenu que si, en même temps, l'Autriche conservait en Allemagne son rôle prédominant et dirigeant. Elle le perdit. Avec le reste de l'Allemagne, devenu un Etat national au sens occidental du mot, avec le nationalisme faisant de plus en plus rage et reléguant à l'arrière-plan toutes les considérations d'ordre culturel et économique, les peuples de l'Autriche commencèrent eux aussi à aspirer à l'indépendance nationale. Les tendances centrifuges, puissamment attisées et encouragées de l'extérieur, prirent de plus en plus le dessus, et, les longues et pénibles épreuves de la guerre aidant, finirent par faire éclater le vieil Empire autrichien.

On avait essayé d'abord d'établir en 1867, dans la monarchie danubienne, un soi-disant équilibre : ce « dualisme » n'était qu'un système hybride, une demi-mesure. Le parlementarisme ne cessant de réclamer de plus grands droits et le socialisme allant de l'avant, l'Empire était par là voué à une perte certaine. De tout cela, l'archiduc François-Ferdinand se rendait nettement compte. Il rêvait d'un empire réorganisé de façon à ce que tous les peuples y eussent les mêmes droits. Par là, la dynastie habsbourgeoise en conserverait la direction traditionnelle et supra-nationale. Une semblable réorganisation, qui n'aurait pu être réalisée qu'après d'âpres luttes, n'eût vraisemblablement pas eu du reste le succès voulu : arrivé au pouvoir en Allemagne, le nationalisme aurait provoqué des répercussions en Autriche, et aurait fini par la désagréger, elle et ses peuples.

De tout cela la guerre mondiale a fait table rase. L'impérialisme national est abattu après avoir saigné à blanc tous les Etats : ils reviennent à l'heure actuelle à considérer davantage le point de vue culturel et le point de vue économique. Le bien-être des peuples : tel est le mot d'ordre de l'avenir. Tout en préservant entièrement leur physionomie propre, ces peuples doivent se comprendre, s'entraider, se secourir mutuellement, car tous doivent voisiner sur notre globe. Que l'époque de l'impérialisme national prenne fin ! C'est là la morale d'une épouvantable tuerie mondiale de quatre années.

* * *

L'ancienne monarchie autrichienne était un « empire des peuples » entièrement à la hauteur de la situation, culturellement et économiquement. Sous l'égide d'une antique dynastie, pour laquelle le droit était sacré par dessus tout, tous les peuples y avaient la liberté de leur activité et de leur développement assurée. Obligé à la lutte, cet empire, en luttant pour son existence, a accompli, au cours de la guerre mondiale, d'éclatants exploits. Au nom du nationalisme, la révolution de 1918 a fait du puissant édifice, auquel les siècles avaient travaillé, un monceau de ruines. Aujourd'hui, huit ans après, nous voyons Hongrois, Tchèques et Yougoslaves arriver à la conclusion que pour pouvoir exister économiquement, il faut que les peuples du Danube collaborent de nouveau entre eux. Il est vrai qu'il y a encore loin de pareilles prémisses à la victoire sur les mots d'ordre de la présomption nationaliste et économique, mots d'ordre qui dominent toujours.

Un revirement conforme aux intérêts de tous demandera donc beaucoup de travail et d'efforts et ne se réalisera pas encore demain.

Général DANKL,
Président du Reichsbund der Oesterreicher

(Traduit de l'allemand
Copyright Schönerer Zukunft, Vienne.)

CHRONIQUE FÉMININE

Sous le signe de l'enfant

En cherchant le royaume de Dieu, Bernanos rencontrait Satan et Cocteau les anges. Sous le signe de l'enfant, Maurice Sachs découvre le bonheur de « ceux qui leur ressemblent ». Picasso l'enchanter et le conduit vers cette voie d'enfance qu'une romancière de neuf ans lui apprend à son tour à aimer.

À dire vrai, Daisy Ashford comptait déjà un admirateur. Comment ne se fut-elle pas rencontrée sur le chemin des lettres avec celui qui écrit « que les roses n'ont point d'âge » ? C'est Cocteau qui rendit à Maurice Sachs la foi au miracle. Ensemble, ils déterminèrent le *Roseau d'or* à publier le chef-d'œuvre signé par cette petite anglaise (1). Très justement la voulurent-ils opposer aux écrivains du temps si occupés à dévaster le naturel dans l'âme de leurs lecteurs.

Mais quoi ! Beaucoup ayant perdu le goût de la fraîcheur, ne laissent plus de place, dans le monde, pour le merveilleux. Les faux naïfs proclament que ce livre est une farce et qu'il faut y voir la marque d'un habile retoucheur adulte. La préface tranche d'un mot ce procès d'authenticité : pour être le faussaire des « *Jeunes Visiteurs* » il faudrait un génie qui se trahirait par ailleurs.

Il existe dans la vie un nombre limité de choses impossibles. Je pense qu'une romancière de neuf ans n'en est pas une. Aucune femme ne me contredira. Nous savons toutes, qu'emportées sur les ailes inlassables de leur brillante imagination, les petites filles s'entendent admirablement à recréer l'univers qui les entoure. Les romanciers eux, n'y parviennent, avec quelque succès, qu'en rassemblant des souvenirs de paradis perdu, en se replaçant dans la zone pure du cœur. L'enfant lui, est naturellement poète. En ce temps où la poésie ravallant l'amour ne rencontre que des cervelins ou des muses abraçadabrantes et cyniques, je crois volontiers que les vraies poétesses ont moins de quinze ans. Daisy Ashford compte parmi elles.

Si le roman : *Les Jeunes Visiteurs* est en quelque manière un miracle, il n'est pas étonnant qu'il ne puisse y avoir pour le signer, en toute vérité, qu'une enfant. S'il ne se fait plus de miracles dans notre génération, c'est que notre génération manque d'amoureux et de petits. Non seulement on s'acharne à ce qu'il n'y en ait plus sur la terre des saints, mais on cherche à détruire ce qui, dans l'enfance, est de l'enfance. Voici Daisy Ashford, qu'aucune échappée sur le mystère de la vie des grandes personnes n'a pu empêcher de rester, ni en plus ni en moins, ce qu'est une petite fille de neuf ans. Elle vous campe les personnages, tels qu'elle les a observés par le trou de la serrure ou derrière la tenture du salon. Ils sont tous dessinés sans les ombres, d'un trait plein et marquant cependant des détails qui échapperaient à nos yeux déformés d'adultes. Dessins naïfs qui, poussés parfois jusqu'à la caricature et l'ironie, soulignent d'autant plus la vérité.

Cette vérité, l'enfant l'oppose, comme épigraphe, à la mascarade mondaine. On sait avec quelle impitoyable justesse les petites filles calculent l'âge et déterminent la couleur des dames un peu trop fardées qui fréquentent chez leurs mamans. — « Je mettrai du rouge sur ma figure, dit l'héroïne Ethel Monticue, parce que je suis très pâle à cause de la tuyauterie de cette maison ».

— Vous aurez l'air très sotté, dit M. Salteena, avec un rire sec.

Qu'Ethel Monticue soit coquette et que le valet de pied soit « grandiose avec un chapeau à cornes et une uniforme vert olive », cela ne peut déplaire à Daisy, petite fille d'Eve, de les voir ainsi. Elle accorde généreusement aux chevaux « des brides vertes », elle leur met des nœuds multicolores jusqu'à la crinière et à la queue.

En véritable petite « bourgeoise », la question du rang social l'impressionne. Écoutez les conversations des écolières : leur premier souci est de s'informer de la profession de leurs papas

(1) « Les jeunes visiteurs » par Daisy Ashford dans le 2^{me} volume de « *Chroniques* » du *Roseau d'Or*.

respectifs. Moins touchés par le décor, les garçons n'ont point de ces considérants. N'est-ce point le centre du roman des jeunes visiteurs, que l'effort de M. Salteena « fils d'un excellent boucher » pour ressembler davantage à un homme du monde ? A cette parfois louable et parfois ridicule intention, Daisy lui fait faire un stage dans les appartements privés du duc de Clincham, lequel pratique ce singulier métier d'introduire les gens dans les chemins de la société.

Ce ne peut-être qu'une petite fille aussi qui, toujours pratique, mesure la hauteur de la maison d'un M. Clark par les attentions de la domesticité. Ces « quelques sandwiches pour le voyage, Monsieur », cette présentation du *Tit-Bits* et du *Times* par le valet prévenant, dénotent assez le sens pratique, l'amour « des petits soins », apanages féminins, s'il en fut.

Mais dans l'histoire, ce qui importe, c'est « ce qui va arriver ». Il n'y a pas plusieurs manières de la faire finir. Toutes les petites filles savent bien que, dans la vie et les contes de fées, un prince charmant doit tomber amoureux d'une princesse belle comme le jour, et... le lui dire. La scène de la déclaration doit invariablement se passer après un dîner somptueux au bord d'un ruisseau limpide qui murmure, tandis que chantent les oiseaux sur les branches. Bien entendu, les héros de Daisy Ashford ne manquent à aucune de ces conditions. Bernard Clark menace, comme il convient, de se jeter dans la rivière — devenue boueuse — si sa bien-aimée hésite plus de cinq secondes à lui répondre qu'elle l'aime à la folie. Mais la bien-aimée en question s'évanouit de joie, selon la règle. Alors... ils décident de se marier « la semaine prochaine ». En attendant, l'heureuse fiancée, passant sa dernière soirée au cher vieux Gaierty, verse quelques larmes amères en songeant à sa vie passée. Bientôt d'ailleurs, elle se console et commence à se demander combien d'enfants elle aura. « J'espère que j'en aurai une bonne quantité, pensa-t-elle, et ce disant, s'endormit. »

Ce n'est pas un autre épilogue que celui de *Peau d'Ane* ou de la *Belle au bois dormant* : ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

L'original des *Jeunes Visiteurs* est criblé d'aimables fautes d'orthographe qu'il eût été difficile de laisser passer, sans faute de goût, dans la traduction. Mais, à cette traduction, l'on peut faire un reproche. Maurice Sachs croit devoir constamment traduire *well*, au début des phrases par « Bien ». Or, le *well* ainsi employé sous la forme interjective est susceptible de sens plus variés. Dans la conversation des petites Anglaises, il devient, par exemple, assez voisin du *then* plus fréquemment usité par les petites Écossaises.

Ceci n'est point, d'ailleurs, une chicane philologique. Nous savons tous que les « alors », transition commode, abondent pour l'ordinaire dans les histoires des petites filles et accréditent singulièrement la pureté d'invention de leurs récits.

Maurice Sachs ne demeure pas moins le « traducteur spécial », dont Cocteau et d'autres font, à juste titre, l'éloge.

Présentant au public, avec la belle liberté de Dieu, ce roman mondain, écrit par une petite fille du monde, l'écrivain n'offre pas « un cas curieux ». Il montre que la vie et la littérature se rejoignent non dans le simplisme mais dans la simplicité, ce qui n'est pas la même chose. Comme le souhaitait Lanoé, il fait honte au roman psychologique, qui a crucifié — disait, avec raison, ce dernier — « la lumière du cœur » et qu'il faut, à présent, songer à recomposer toute blanche.

Cette lumière toute blanche, Maurice Sachs l'a donnée, dans un éblouissement, au travers du prisme clair de l'âme enfantine.

En épigraphe au roman des *Jeunes Visiteurs*, Cocteau et lui-même voulurent mettre le « Laissez venir à moi... »

Quoi d'étonnant à ce que, sous le soleil de Dieu, ils aient découvert l'enfant et trouvé le royaume ?

Jeanne CAPPE.

NOS CHRONIQUES REGULIERES.

Chronique des idées, par Mgr Schyrgens.
Chronique politique, par le comte L. de Lichtervelde.
Chronique scientifique, par J. Tillieux.
Chronique féminine, par Jeanne Cappe.
Chronique d'art, par Marcel Schmitz.

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

Les souvenirs d'un journaliste anglais

Un écrivain anglais, qui a occupé pendant plus de vingt-sept ans une place éminente dans le journalisme, M. Henry Wicham Steed, vient de publier un volume de souvenirs politiques, qu'une traduction a mis à la portée du public de langue française. M. Steed, après avoir poursuivi, à Iena, à Berlin, et à Paris, des études approfondies qui firent de lui plus qu'un insulaire, fut le correspondant attitré du *Times* à Berlin de 1896 à 1897, à Rome de 1897 à 1902, à Vienne de 1902 à 1913. Il prit ensuite à la rédaction du grand journal londonien, la direction de la politique étrangère et nous nous souvenons de l'avoir vu accompagner, en cette qualité, Lord Northcliffe, le puissant magnat de la presse britannique, dans une visite qu'il fit, à la fin de 1914, au chef du gouvernement belge.

Au moment où tant d'hommes politiques publient leurs mémoires, il est intéressant de lire les confidences d'un journaliste qui atteignit les plus hauts sommets de la profession. La puissance de la presse anglaise sur l'opinion d'une nation qui joue un rôle prépondérant dans le monde donne à ses représentants une situation toute particulière. Toutes les portes s'ouvrent devant eux, et lorsque l'homme a la haute culture et l'esprit politique d'un Steed, il cesse d'être un simple observateur pour remplir souvent un rôle direct et agissant dans les affaires.

Aussi le volume de M. Steed est-il plein de renseignements intéressants et curieux sur la politique européenne jusqu'à la déclaration de guerre. Mais ce n'est pas l'exposé historique que nous voulons commenter aujourd'hui; nous voudrions présenter à nos lecteurs quelques réflexions sur le rôle de la grande presse.

M. Steed est un journaliste. Pour nous autres Belges, ce titre évoque l'idée d'un reporter pressé, avide de nouvelles, habile à forcer les portes et à tourner les consignes; nous nous imaginons un professionnel de cette indiscrétion dont M. Lauzanne vient, à la suite d'un incident retentissant, de célébrer le caractère sacré. M. Steed est tout autre chose. Envoyé dans les grandes capitales pour voir et pour juger, il fut un homme d'étude, attentif à connaître tous les éléments des problèmes dont il devait parler dans son journal et entretenir les hommes politiques; avec cela curieux, entreprenant, connaissant les ficelles du métier, il ne tarda pas à devenir quelque chose comme un membre officieux du corps diplomatique.

Son séjour en Allemagne lui laissa la certitude d'une collision entre l'Allemagne et l'Angleterre; en Italie, il trouva le terrain idéal pour l'observation et l'action et gagna l'amitié d'un ministre à larges vues, M. Visconti Venosta; à Vienne, un labeur prolongé fit de lui un spécialiste de l'inextricable problème des nationalités. Si l'auteur ne parvient pas à s'affranchir de certaines préventions contre la diplomatie vaticane et les Jésuites, il représente un type d'Anglais très rare, l'Anglais prévoyant, celui qui se donne la peine de pénétrer la pensée d'autrui et de tirer de ses observations des déductions à longue portée.

M. Steed est convaincu qu'une collaboration doit s'établir entre hommes d'Etat et journalistes, et il formule ces réflexions que nous demandons la permission de transcrire :

« Maintes fois, en observant les tentatives faites par des diplo-

mates ou des ministres pour influencer la presse, me suis-je étonné du manque de perspicacité dont témoignaient leurs méthodes. Des hommes publics ne peuvent prétendre à aucun avantage durable en se contentant « d'inspirer » les écrivains et moins encore en leur prodiguant des nouvelles tronquées. Il vaut beaucoup mieux, pour les hommes occupant des situations publiques responsables, exposer impartialement les problèmes du jour et gagner la confiance des écrivains par une entière franchise. Je n'ai pas souvenir que Visconti Venosta m'ait jamais insinué, et plus moins demandé, d'adopter en une question que nous discussions tel point de vue plutôt qu'un autre. Il m'exprimait ses idées personnelles, les plaçait dans un cadre historique... il n'hésitait pas à me communiquer des renseignements du caractère le plus confidentiel chaque fois où la nécessité s'imposait de bien montrer comment une situation avait surgi mais il me laissait entièrement libre d'accepter ou de rejeter ses arguments et de vérifier à d'autres sources, par des enquêtes indépendantes, l'exactitude de ses conclusions... il comprenait qu'il était utile à des journalistes d'en savoir plus long qu'ils n'en pouvaient écrire parce que la possession même de ces connaissances élève leur jugement et accroît leur sens de responsabilité. »

M. Steed insiste sur les devoirs que crée une collaboration de cette nature.

« Si c'est une faute de la part d'hommes politiques de s'en tenir à alimenter les journalistes d'opinions ou de nouvelles qu'ils désirent faire répandre, c'est une erreur encore plus grande de la part des journalistes de faire continuellement la chasse aux nouvelles et de publier tout ce qu'ils recueillent. Il leur faut donner autant qu'obtenir et il convient qu'ils aient à la fois en vue le bien de ceux qui placent en eux leur confiance et celui du public qu'ils servent. Mais ils ne peuvent donner ni nouvelles ni conseils sans un travail continu. »

Voilà définies en très bons termes, selon nous, les relations qui doivent exister dans un pays libre, entre les dirigeants de la politique étrangère et les journalistes désireux de se spécialiser dans les questions internationales. Le simple bon sens indique que ceux-ci ne doivent pas être abandonnés aux seules lumières de leur propre cerveau; le gouvernement, qui a besoin de leur appui et même de leur contrôle, doit, le plus largement possible, leur expliquer le pourquoi de ses actes. Il ne peut s'étonner d'être parfois contrecarré injustement s'il laisse la presse agir à l'aveuglette.

Pendant de longues années, notre département des Affaires étrangères, oublieux des leçons de Nothomb et de Banning, évita, avec le plus grand soin, tout contact avec les directeurs de journaux et ce n'est que vers 1913 qu'on vit un chef de gouvernement oser faire part des motifs de ses patriotiques inquiétudes au chef de l'un ou l'autre grand organe bruxellois. Il n'eut pas à s'en repentir, et alors, comme pendant la guerre, nous eûmes l'occasion de constater qu'un écrivain incisif, très attaché à son indépendance, sait parfaitement garder un secret d'Etat.

Aujourd'hui, le ministère des Affaires étrangères a modernisé ses conceptions. Mais il importe de répéter que l'intérêt national ne demande nullement pour le ministre en fonctions des louanges complaisantes ou des applaudissements de commande. La vraie tâche du service de la presse ce n'est pas de rédiger des communiqués, c'est de fournir aux journalistes de bonne foi des renseignements exacts, des aperçus de nature à guider leur jugement.

La presse belge travaille dans des conditions très difficiles. L'étendue relativement faible du public dans un petit pays où coexistent deux langues, une recherche excessive du bon marché interdisent, en général, à nos journaux, d'entretenir à l'étranger des correspondants nationaux voués à la tâche exclusive de les renseigner sur toutes choses. Cette situation, à laquelle il n'y a

(1) Chronique de quinzaine.

guère de remède, rend indispensable l'établissement de relations personnelles entre les directeurs des principaux journaux et les chefs de notre diplomatie. Mais ces relations ne peuvent être à la fois dignes et profitables que sous la réserve des observations qu'une longue expérience a dictées à l'écrivain distingué dont nous signalons le livre.

Comte Louis DE LICHTERVELDE.

Louis Veuillot corrigé par lui-même et corrigeant les autres⁽¹⁾

RELATIFS SUPPRIMÉS.

Le XVII^e siècle a abusé du pronom relatif. Certaines phrases de Saint-Simon forment un fouillis inextricable. « Le roi apprit en arrivant à Versailles la mort du second fils du duc de Noailles, d'un coup de mousquet dans la tête, se promenant près Strasbourg, au bord du Rhin, *qui* lui fut tiré de l'autre côté, à balle perdue, et *qui* était dans le régiment de son frère ». (S. SIMON, éd. Chéruel, t. II, pp. 412 et 413.)

Dans Pascal, on rencontre parfois des phrases aussi compliquées Brunetière (*Littérature française classique*, XVII^e siècle, p. 294) cite la phrase suivante : Si je ne craignais d'être aussi téméraire, je crois que je suivrais l'avis de la plupart des gens *que* je vois, *qui*, ayant cru jusqu'ici sur la foi du public, que ces propositions sont dans Jansenius, commencent à se défier du contraire par le refus bizarre que l'on fait de les montrer, *qui* est tel, que je n'ai vu encore personne *qui* m'ait dit les y avoir vues.

Le P. Longhaye (*Théorie des Belles Lettres*, 1^{re} éd., p. 411 en note) cite un article de M. de Chennevières paru dans le journal *Le Voltaire* en 1883. Ce styliste se promettait bien de bannir absolument le relatif de son langage : « J'ai juré la guerre aux *qui* et aux *que*, ces lourds conjonctifs de la syntaxe. Cette guerre... éclaircit la pensée, elle allège la période, elle supprime les longueurs... Avec les *que*, la phrase s'embourbe, les pensées hautes ou gracieuses revêtent une enveloppe bourgeoise, les virilités de la concision perdent de leur étreinte. ».

Sans avoir déclaré au pronom *qui* cette guerre « à toute outrance », L. Veuillot, dans ses corrections, en a abattu beaucoup. L'édition corrigée de *Corbin et d'Aubecourt* nous la montrera. Dans les *Historiettes* la lutte est déjà très sérieuse.

J'ai rencontré dans ma vie des philosophes entêtés, contre lesquels je m'épuisais vainement, *que* j'aurais voulu voir au foyer de cette ignorante.

Les Nattes, p. 187.

C'était une vraie vermine dont nous étions dévorés.

Ibid., p. 330.

Sur ce lit où les pauvres avaient si souvent pris sa place, elle était sur un trône *au pied duquel, possesseur des biens mensongers de la terre, je reçus avec bonheur la promesse d'être protégé par celle qui avait pour jamais conquis les biens véritables.*

Ibid., p. 190.

Phrases coupées, tel est le procédé grâce à quoi Veuillot, dans ces cinq exemples, a supprimé le pronom relatif. Ailleurs, il a

(1) Cf. *Revue Catholique des Idées et des Faits* des 17 et 24 septembre 1926.

recours à des compléments, au participe, au mot apposé, au substantif.

Elle a suspendu au dehors la cage de son bouvreuil, et sur une planche *qui* fait saillie elle cultive la plus riche tulipe dont se puisse glorifier le bourgmestre de Harlem.

Ibid., p. 110.

C'était une femme ignorante, continua Théodore, mais vive, gaie, *pleine* de ce bon sens *parfait et supérieur* que l'on trouve toujours chez les ignorants qui connaissent Dieu.

Les Nattes, p. 187.

C'est ridicule, ajouta la bonne chère jeune dame, dont la franchise était vraiment charmante,

Ibid., p. 305.

La mourante se confessa une dernière fois... semblable à l'envoyé fidèle, qui sans songer au mérite de sa mission *bien* remplie et du long chemin *qu'il a parcouru*, secoue, avant de paraître à l'audience de son roi, un reste de poussière jeté sur lui par l'effort des vents.

Ibid., p. 190.

(Elle) y a suspendu la cage de son bouvreuil et sur la planche *en saillie* elle cultive une tulipe à rendre jaloux le bourgmestre de Harlem.

Ibid., p. 64.

C'était une femme ignorante, continua Théodore, mais vive, gaie, *avec* ce bon sens *supérieur et parfait* des ignorants qui connaissent Dieu.

Ibid., p. 121.

Disons ridicule : ajouta la jeune dame *avec* une vivacité charmante.

Ibid., p. 168.

Bien est supprimé; *qu'il a parcouru* est remplacé par *chemin parcouru*; enfin, au lieu des vents, il y a le singulier : *du vent*.

Ibid., p. 124.

F. — PHRASES LABORIEUSES REMANIÉES

Depuis que je me mêle d'écrire, dit Louis, *je ne connais rien*, après la gloire d'être utile à la religion, *qui ait tenté ma plume*, comme la description d'une belle matinée d'automne dans un beau jardin.

Les Nattes, p. 107.

Estève. — C'est quelque chose d'avoir un nom parmi les hommes, de laisser de soi un souvenir et de ne pas mourir tout entier.

Sulpice. — C'est quelque chose si vous voulez; mais *qu'est-ce que c'est que quelque chose?*

Petite Philosophie, p. 175.

Un jour, à la campagne, vous aviez à passer la Lisonne, sur quelques pierres chancelantes, *don* l'eau ne laissait voir qu'une petite pointe, suffisante à peine pour y poser vos petits pieds.

Les Nattes, p. 157.

Famille, religion, passé, tout était *oublié* et elle ne s'inquiétait que de se faire applaudir, *lorsque, passant* auprès d'une église, elle eut la pensée d'y entrer pour étudier (voyez, voyez l'admirable industrie de la Providence!) *pour étudier* une statue du moyen âge, dont elle voulait copier le costume et l'attitude dans le rôle *qu'elle* devait jouer.

Les Nattes, p. 248.

Depuis que je tiens une plume, dit Louis, j'ai la tentation de décrire une belle matinée d'automne dans un beau jardin.

Ibid., p. 62.

C'est quelque chose, si vous voulez; mais *que vaut ce quelque chose?*

Ibid., p. 309.

Un jour, à la campagne, vous aviez à passer la Lisonne. *Le gué* était de pierre chancelante, et l'eau n'en laissait voir qu'une petite pointe, suffisante à peine pour y poser vos petits pieds.

Ibid., p. 98.

Famille, religion, passé, *tout s'effaçait* de son cœur; elle ne s'inquiétait que de se faire applaudir. Elle était venue à l'église pour étudier (voyez, voyez l'admirable industrie de la Providence) *une figure peinte* dont elle voulait copier le costume et l'attitude *dans son rôle* de début.

Ibid., p. 149.

G. — PROPOSITIONS REMPLACÉES PAR DES SUBSTANTIFS

Je confessai *que j'aimais beaucoup* les moines.

Les Nattes, p. 303.

Je confessai *une extrême affection* pour les moines.

Ibid., p. 167.

Je hasardai qu'il me paraissait bien difficile que de pareilles fondations pussent réussir en dehors du catholicisme.

Ibid., p. 305.

Quand le soleil se couche, le spectacle est grandiose : arbres, maisons, collines, tout se détache et s'enlève dans un ciel d'apothéose.

Ibid., p. 119.

Je hasardai que, hors du terrain catholique, le succès de pareils établissements me semblait difficile.

Ibid., p. 168.

Au soleil couchant, le spectacle est grandiose : arbres, maisons, collines, tout se détache en l'air sur un fond de feu.

Ibid., p. 70.

qu'il s'agit de l'honnêteté des philosophes.

Ibid., p. 118.

Quand ils auraient donné des millions, qu'ils seront pauvres alors!

Ibid., p. 186.

Partons, quand je devrais en mourir!

Ibid., p. 250.

On le voit, Veuillot n'a pas exagéré en disant qu'il avait trié, épousseté et vernissé les *Nattes* et la *Petite Philosophie*. Toutes ces corrections supposent un long travail littéraire. Veuillot semble le reconnaître : il écrivait en 1869 dans la *Revue du Monde Catholique* (t. XXV, p. 473) : « Pour déterrer le mot, pour le placer en son lieu, Buffon mettait ses dentelles, Rousseau passait les nuits, Bossuet lui-même donnait plus d'un coup de pioche, et ni Fénelon, ni Bourdaloue, ni La Bruyère, ni Larochehoucauld, ni Voltaire ne l'eurent à leur commandement. Sauf peut-être Madame de Sévigné, quel prosateur, parmi ceux qui durent, n'a ramé à lui seul autant qu'une chioume de poètes? »

« Je crois prendre en galère une rame à la main, disait Mathurin Régnier, se vantant d'une difficulté dont il se jouait. Mais demandez à Buffon le poids de la plume d'un prosateur, lui qui disait : Le génie, c'est la patience. »

Ibid., p. 69.

Eussent-ils donné des millions, qu'ils seront pauvres alors!

Ibid., p. 121.

Partons, fallût-il en mourir!

Ibid., p. 151.

PROPOSITIONS SUBORDONNÉES REPLACÉES PAR UNE PRINCIPALE OU INTERROGATIVE

J'ai passé gravement en revue aujourd'hui toutes les couleurs que vos cheveux peuvent avoir. Ils sont noirs ou blonds, ou châtain, ou blonds cendrés, ou blonds dorés.

Ibid., p. 47.

Tiens, Louis, quand ce ne serait que par amitié pour moi, au lieu de vertu, mets piété, afin que personne ne vienne à penser

De quelle couleur sont vos cheveux? Voilà ce qui m'a occupé tout le jour. Ils sont noirs, ou blonds, ou châtain, ou blond cendré, ou blond doré.

Ibid., p. 24.

Tiens, Louis, ne fût-ce que par amitié pour moi...

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Émile Verhaeren

Il y a dix ans — c'était le 27 novembre 1916 — qu'en tournée de conférences patriotiques, il fut broyé par un lourd wagon, en gare de Rouen. La plaie que ce brusque trépas fit à la Patrie est saignante encore et c'est avec une douloureuse émotion que ses nombreux admirateurs en commémorent l'anniversaire décennal. Les Muses pleurent le grand poète, le seul qui eût été capable d'égaliser la puissance de son verbe magique aux horreurs et aux sublimités de la guerre mondiale.

Chantre de l'humanitarisme, annonciateur de la paix universelle, prophète des temps nouveaux, l'infortuné Verhaeren avait vu soudain s'écrouler ses rêves dans le sang et les flammes, et son âme enfiévrée de justice s'appêtait à maudire, dans le Poème de la Patrie, les puissances de ténèbres qui avaient chassé l'aurore enchanteresse de l'âge d'or, si souvent acclamée par ses dithyrambes. *Les Ailes rouges de la guerre* avaient entonné le poème vengeur et qui sait? éclairé, peut-être, aux fulgurantes lueurs des événements tragiques, son génie aurait renoncé aux creuses chimères dont il s'était bercé pour se tourner enfin vers la divine lumière.

Il était capable, je pense, d'attacher de nouvelles cordes à sa lyre et de chercher sur les sommets de plus hautes, de plus pures inspirations. Mais il avait rempli son destin, et la mort du patriote ajoute encore à la gloire du poète. Son front apparaissait à beaucoup ceint du laurier national, on le juge digne des honneurs du panthéon belge, et si la France s'enorgueillit de Victor Hugo, la Russie de Pouchkine, l'Italie de Carducci, l'Allemagne de Bierbaum, l'Angleterre de Swinburne, la Belgique n'est pas moins fière de son Verhaeren.

S'il n'est question, en effet, que du tempérament poétique, de la puissance verbale, de la sauvage énergie d'un esprit indompté, de la vision formidable du vates, de la grandiloquence qui entasse Pélon sur Ossa, de la passion bouillonnante qui déborde toutes les barrières, la Belgique n'a certes pas produit, dans la littérature, un enfant de son terroir ainsi dominé par les forces élémentaires.

L'œuvre de Verhaeren est un torrent de flammes ou un volcan en éruption.

Ainsi vu, il est superbe, il est bien l'homme de la race, du sol, de la Flandre, de son fleuve l'Escaut, de la mer cimmérienne. Il charrie dans sa course effrénée toutes les images. Il fait jaillir de son cratère toute la lave des passions.

De grâce, ne lui demandez pas la mesure, il est énorme; ni la grâce, il est gigantesque. Ne lui demandez pas l'idée, c'est un visionnaire et non pas un penseur. Son lyrisme échevelé est essentiellement oratoire et se grise de rhétorique.

Mais avec quelle fougue il étire la langue, le vocabulaire et la syntaxe, au point de les faire craquer! Avec quelle indépendance, il rythme ses strophes nombreuses et périodiques, au point de les désarticuler!

Engèle Gilbert, qui excellait en euphémismes, appelait cela, ces contorsions de la langue, cette anarchie du rythme, le dévergondage des inspirations : « la lourde raçon de son tempérament de poète flamand, dont M. Verhaeren avait à plaisir exagéré le poids. » On avouera que le génie flamand chante une autre chanson chez Guido Gezelle, comme toute la Flandre, avec son âme passionnée et mystique, ne se retrouve pas dans les truculences jordanesques des *Flamandes*.

Ni la vraie Flandre aux croyances profondes, ni la fine et légère Wallonie ne se peuvent mirer dans l'œuvre puissante, tourmentée, tumultueuse du poète d'une si haute originalité, qu'il dépasse le cadre national.

Je désire mettre sous les yeux du lecteur un échantillon où il prendra une juste idée de la manière verhaerienne :

VERS LE CLOÛTRE.

*Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.*

*Sauvage horreur de soi si mornement sentie!
Quand notre corps nous boude et que nos nerfs, la nuit,
Jetent sur nos vœux leur cagoule d'ennui,
Ou brusquement nous arrachent à l'inertie.*

*Et s'imposer le gel des sens quand le corps brûle;
Et se tyranniser et se torré le cœur,
— Hélas! ce qui en reste — et torré avec rancœur,
Jusqu'au regret d'un autrefois doux et crédule!*

*Se cravacher dans sa pensée et dans son sang,
Dans son effort, dans son espoir, dans son blasphème;
Et s'exalter de ce mépris, pauvre, lui-même,
Mais qui rachète un peu l'orgueil d'où l'on descend*

*Et se mesquiniser en pratiques futiles
Et se faire petit et n'avoir qu'après
Pour tout ce qui n'est point d'une âcre nullité
Dans le jardin fou des floraisons hostiles.*

*Oh! la constante rage à s'écraser la hargne
A se tant torturer, à se tant amoindrir,
Que tout l'être n'est plus vivant que pour souffrir
Et se fait de son mal sa joie et son épargne.*

*N'entendre plus ses cris, ne sentir plus ses pleurs,
Maier son instinct noir, tuer sa raison traître,
Oh! ce pouvoir et ce savoir! Etre son maître!
Et les casser enfin, les crocs de ses douleurs!*

*Et peut-être qu'alors, par un soir salubre,
Une paix de néant s'installerait en moi,
Et que sans m'émouvoir j'écouterais l'aboi,
L'aboi tumultueux de la mort volontaire.*

Sans doute, tout sonne faux dans cette pièce pesamment chevillée, l'idée, l'image, l'expression, mais quelle âpre énergie et, la pensée mise de côté, cette idée étrange du moine qui cherche à se démolir, quels vers musclés et nerveux!

Ce petit poème est tiré des *Débâcles*. La même note retentit dans *Les Flambeaux noirs*, *Les Campagnes-hallucinées*, *Les Villages illusoires*, elle éclate avec une violence inouïe, avec une passion exacerbée, avec un réalisme colossal dans *Les Villes tentaculaires*.

Qualités et défauts, révolte frénétique contre le monde ambiant, exaltation qui déforme jusqu'au gigantesque, disait Gilbert, toutes les laideurs de l'existence, auto-hallucination du poète, dans une vision atroce, dislocation du rythme saccadé, convulsé, langue impérieusement cravachée, tout Verhaeren se retrouve dans ce poème, *La Bourse*, qu'il serait si opportun de reproduire. En voici la plus crépitante tirade :

*Tant de rêves, tels des jeux roux
Entremêlent leurs flammes et leurs remous
De haut en bas du palais fou!
Le gain coupable et monstrueux
S'y resserre comme des nœuds.
On croit y voir une âpre fièvre
Voler de front en front, de lèvres en lèvres,
Et s'ameuter et éclater
Et crépiter sur les paliers
Et les marches des escaliers.
Une fureur réenflammée
Au mirage du moindre espoir
Monte soudain de l'entonnoir
De bruit et de fumée,
Où l'on se bat, à coups de vols, en bas.
Langues sèches, regards aigus, gestes inverses
Et cervelles, qu'en tourbillons les millions traversent,
Echangent là leur peur et leur terreur.
La hâte y simule l'audace
Et les audaces se dépassent;
Les uns confient à des carnets
Leurs angoisses et leurs secrets;
Cyniquement, tel escompte l'éclair
Qui tue un peuple du bout du monde;
Les chimères volent dans l'air;
Les chances fuient ou surabondent;
Marchés conclus, marchés rompus
Luttent et s'entrebutent en disputes;
L'air brûle — et les chiffres paradoxaux
Sont rejetés et cahotés et ballottés*

*Et s'effarent en ces bagarres
Jusqu'à ce que leurs sommes lasses,
Massent contre masses,
Se cassent.*

Je ne sais si ces vers titubants où l'allitération agite ses grelots rentrent dans la poésie nationale, mais ils sont diantrement pittoresques et dansent une sarabande échevelée.

* * *

Eugène Gilbert avait annoncé une évolution du talent de Verhaeren avec *Les Heures claires*. « C'est, écrivait-il, l'acalmie après la tempête, c'est l'heure de la bonne chanson, de l'amour doux, tendre, idéal, que chantent ici des voix mystérieuses, on y relève des échappées de joie pacifiée, harmonieusement, mêlées aux épanchements mélancoliques d'une nature sensible et haute. » Et l'aimable critique qui fut l'introduit à la cote des Jeunes-Belgique, saluait de même *Les Visages de la Vie*, où il louait le poète d'avoir su réunir le pittoresque au sublime, le rêve et le sentiment à la couleur réaliste, la familiarité même à l'éloquence. »; et, lorsque, comme dans *La Foule*, par exemple, les qualités et les originalités de l'auteur, la force, la fougue, le goût du tumulte et des brumes, la vigueur peuvent se donner carrière, c'est alors surtout que M. Verhaeren nous apparaît le grand poète, qu'il est en effet.

D'accord, mais sous le bénéfice de cette observation que *La Foule*, par exemple, est une baudruche gonflée au vent des chimères, pour parler comme lui, et de solennelles billevesées.

*Que l'important et les vieilles sagesses
Et les soleils couchants des dogmes sur la mer;
Voici l'heure qui bout de sang et de jeunesse
Voici la violente et merveilleuse ivresse
D'un soir si fort que rien n'y semble amer.*

Les Rythmes souverains, avec beaucoup de pauvretés mêlées à beaucoup de splendeurs, me semblent donner, de la manière apaisée de Verhaeren, l'idée la plus avantageuse. *Les Forces tumultueuses* relèvent de l'inspiration dominante mais nul ne niera que, dans *Toute la Flandre*, où il chante son village, les tours et les plages, Jacques d'Artevelde, les vieilles cités, les plaines et même les fumeurs, dans un savoureux morceau, on n'entende parmi les fracas des fanfares des accents plus pénétrants et presque des airs de pastorale. Mais il reste que ses lèvres enflammées s'appliquent mieux au buccin qu'à la flûte dans ses chants sonores et retentissants. Il est fait pour clamer, pour rugir, les poings tendres et brandis, et il ne soupire pas sans quelque contraction disgracieuse.

Etranger à l'inspiration latine, violent, pléthorique, exubérant, il y avait en lui des forces, des énergies, une puissance de vision et de sentiment qu'aucune discipline, pas même celle des Pères jésuites de Sainte-Barbe, n'a pu maîtriser. Et qu'est-ce donc qu'une force déréglée, débridée, sinon une force en grande partie perdue?

A secouer le joug salutaire de la foi, que le fier génie de Pascal sut accepter, à rejeter les salutaires disciplines qui n'étouffèrent pas le génie de Racine et de Corneille mais l'aiguïsèrent, qu'a donc gagné Verhaeren? Il reste le plus grand poète belge par le tempérament, un des plus creux par la pensée. Le voulez-vous défini par lui-même? Ecoutez ce quatrain :

*Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.*

J. SCHYRGENS.

A PROPOS DU CENTENAIRE DU ROMANTISME

Lire les ouvrages du chanoine Paul Halfants :

LE ROMANTISME, 5^e édition, 15 francs.

ETUDES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE, fr. 9.50.

Librairie de l'Action catholique, 79, chaussée de Haecht, Bruxelles.

FRANCE

L'Action Française

Au XIII^e Congrès d'Action française, qui vient de s'ouvrir à Paris, le comte Bernard de Vesins, président de la Ligue d'Action française, a fait cette déclaration :

L'Action française s'est donné à elle-même cette mission politique, et les circonstances qui l'ont fait naître puis qui ont, à travers tous les obstacles, servi son développement sur le terrain politique, continueront à lui fournir leur aide.

Notre route est politique et l'a toujours été. Faut-il rappeler que l'Action française s'est formée par la réunion d'hommes profondément unis sur le patriotisme et profondément différents sur presque tous les autres points? Comme la France elle-même, elle comprenait des hommes séparés par leur croyance, leur doctrine philosophique ou leur origine politique. Comme la France aussi, elle les a réunis par le même amour de la patrie.

Entre des hommes si différents, l'accord même purement politique ne pouvait se faire que sur des points extrêmement limités et précis.

Il ne pouvait être question ni d'un système commun de philosophie ni d'une adhésion de l'esprit à une doctrine générale de l'univers ou même de l'ordre. Mais tandis que les différents partis, en France, se contentaient de vagues déclarations suivant les opportunités électorales, les fondateurs de l'Action française décidèrent de fixer et de définir les points de leur accord politique, et c'est l'ensemble de ces points avec les démonstrations qui appuyaient pratiquement la nécessité de leur réalisation qui a formé et forme encore la doctrine politique de l'Action française.

Dès 1899, elle déclarait que le cadre national est à notre époque le dernier et le plus complet dans la société temporelle, mais elle reconnaissait aussi que ce n'était pas le cadre le meilleur que l'on puisse réaliser, puisque l'Europe avait connu, avant Luther, le cadre supérieur international ou supranational de la République chrétienne qui s'appelait la Chrétienté.

L'année suivante, dès 1900, cette même doctrine s'est condensée dans cet aphorisme qui est familier à tous nos adhérents : le rétablissement de la Monarchie traditionnelle, héréditaire, antiparlementaire et décentralisée est pour la France une question de salut public.

Nécessité d'un organe de l'intérêt général, organe permanent *donc héréditaire*; responsable par sa permanence même, lié par sa nature avec l'intérêt français, *donc traditionnel*; capable de le défendre contre les appétits et les compétitions des partis, *donc antiparlementaire*; et apte à dégager les provinces françaises dont chacune a sa physionomie, son tempérament propre, de la tyrannie étatique que le régime électoral ne peut que fortifier, *donc décentralisé*.

Pour se distinguer des patriotes qui, restant républicains, avaient pris le nom de nationalistes, l'Action française, dont le nationalisme ne pouvait pas se cantonner sur le terrain constitutionnel, résolue à réaliser les solutions de son nationalisme dans la constitution politique de l'Etat français, se dit nationaliste intégrale parce que la solution monarchique satisfait à tous les besoins du pays comme une intégrale en mathématiques représente la somme de toutes les valeurs d'une fonction algébrique.

Dans les questions où la politique touche à la religion catholique, notre règle constante a été la suivante :

Quand se présente une question où l'Eglise catholique est intéressée, le premier devoir est de s'enquérir de ce que l'Eglise pense d'elle-même et de tenir cette pensée pour une règle que l'Etat doit respecter.

Or, l'Eglise a parlé récemment, elle a averti les fidèles, particulièrement les jeunes gens, d'un danger qu'ils couraient à suivre « aveuglément » les dirigeants de l'Action française « dans les choses qui regarderaient la foi ou la morale. »

Les catholiques ayant une part de direction dans l'Action française ont aussitôt publié leur soumission aux ordres du Souverain Pontife et fourni la solennelle affirmation de leur foi catholique. Ils ont été suivis par des milliers et des milliers de Ligueurs dont nous avons les signatures. Le journal *L'Action française* a donné dans leur intégralité les documents officiels venus de Rome; il n'en a rien caché à ses lecteurs.

Mais les dirigeants de l'Action française dans leur unanimité

ont décidé de corroborer par des actes les affirmations de ceux d'entre eux qui sont catholiques pratiquants.

Ils avaient été précédés sur ce point par l'initiative prise par nos amis de Tours, de Toulouse, d'Albi, de Nevers, qui avaient spontanément été trouver le pasteur de leur diocèse pour lui demander les moyens de se conformer dans leurs groupes particuliers aux avertissements du Souverain Pontife.

Mais cela leur était extérieur; ce n'était pas suffisant. En conséquence, ils ont décidé, unanimement encore, de rétablir à l'Institut d'Action française la chaire du *Syllabus*, qui n'avait été interrompue que pour des causes accidentelles. Des démarches ont été faites officiellement auprès de S. Em. le cardinal archevêque de Paris, des supérieurs ou provinciaux de différents ordres religieux, à Paris, afin d'obtenir d'eux que des théologiens séculiers ou réguliers soient autorisés à venir exposer à l'Institut d'Action française la doctrine catholique sur les points qui paraîtront à ces théologiens particulièrement utiles à développer pour éclairer nos adhérents, surtout les jeunes, et les prémunir ainsi contre les dangers que le Souverain Pontife a signalés.

En faisant cela, nous restons fidèles à nos principes constants. Rien ne nous tient plus au cœur que la Vérité.

ANGLETERRE

L'amitié anglo-américaine

D'après un article de M. A. G. Gardiner : Les perspectives de l'amitié anglo-américaine dans Foreign Affairs d'octobre-novembre-décembre 1920.

D'une part, les deux grandes communautés anglo-saxonnes ont réussi à réaliser entre elles, à un degré remarquable, l'accord diplomatique; de l'autre, le sentiment populaire anglais manque de cordialité à l'égard de l'Amérique, et, à en juger par le ton général de la presse américaine, il en est de même aux Etats-Unis à l'égard de la Grande-Bretagne.

La cause principale de cet état de choses — en ce qui concerne tout au moins l'Angleterre — est la question des dettes. Partout le mécontentement est profond. On n'en rencontre l'expression dans la presse qu'assez rarement; on en parle peu en public. Mais ce sentiment est là, et des observateurs américains perspicaces en ont noté la présence.

La véritable nature de ce mécontentement?

En partie vraisemblablement, le déplaisir qu'on éprouve à devoir dire adieu à son argent. Jamais les créanciers n'ont été populaires, a dit Jeremy Bentham; et, écrasé d'impôts, le contribuable britannique eût été véritablement un surhomme s'il n'avait ressenti quelque mortification à la pensée de devoir remettre 9 pence sur chaque livre sterling qu'il gagne, à un créancier dont la situation économique est, selon lui, à presque tous les points de vue, infiniment préférable à la sienne propre.

Mais il y a autre chose encore et le ressentiment en question a ses racines dans des considérations d'un ordre plus élevé. D'habitude, l'Anglais a trop d'un *businessman* pour vous en vouloir s'il a à faire face à une obligation contractée au cours d'opérations régulières. Certes, il regrettera d'avoir à payer, mais il se regardera comme moralement obligé à le faire, et tout en enviant son créancier, il ne l'en aimera pas moins. Mais pour ce qui est de ces dettes de guerre, il n'estime pas dans son for intérieur qu'il soit moralement tenu de les acquitter. Il ne parvient pas à se persuader qu'il les a contractées de façon « normale ». Il ne saurait convenir que les dettes de guerre et les dettes d'affaires fussent être traitées exactement de la même façon. A son avis, les dépenses contractées au cours de la guerre l'ont été en vue d'un but commun; et il ne parvient pas à leur attribuer le même caractère qu'à des dépenses de nature purement commerciale.

En toute sincérité, nous ne trouvons pas que l'Amérique fasse tout ce que nous serions en droit d'attendre d'elle en vue du maintien de la civilisation occidentale. Nous ne saurions oublier que, en dernière analyse, c'est le refus de l'Amérique de participer à l'œuvre de reconstruction européenne qui est à la base de nos embarras actuels. C'est son refus de signer le traité tripartite anglo-franco-américain et le *Covenant* de la S. D. N. qui est la cause primordiale du chaos et de la confusion qui règnent depuis 1919 dans le domaine diplomatique européen.

En étudiant l'histoire des années qui ont suivi ce refus nous hésitons à ne pas condamner l'Amérique, comme on condamne ceux qui ayant mis la main à la charrue s'en vont avant d'être arrivés au bout du sillon. Si l'Amérique s'était trouvée dans la S. D. N., la France eût elle envahi la Ruhr, le mark allemand se serait-il volatilisé, l'Europe serait-elle devenue ce qu'elle est aujourd'hui : un champ de bataille où des Etats se méfient les uns des autres et ne se battent pas pour cette seule raison qu'ils sont trop épuisés pour le faire? Si les Etats-Unis avaient joué le rôle qui leur incombe, tout cela ne serait pas arrivé.

Aussi est-il particulièrement difficile d'endurer en silence les reproches qu'on nous jette périodiquement à la tête de l'autre côté de l'Atlantique. Vous n'êtes pas capables, nous dit-on, de mener vos propres affaires, vous manquez de « volonté de paix »; c'est pourquoi les hommes raisonnables ne veulent pas vous connaître. Nos censeurs américains disent qu'il n'y a rien à espérer de l'Europe; qu'il en a toujours été, qu'il en sera toujours ainsi. Mais, au fait, pourquoi sommes-nous donc à l'heure actuelle dans cet état désespéré? C'est que ceux qui nous critiquent nous ont lâchés, se refusant à faire la

besogne qu'ils nous avaient fait espérer qu'ils entreprendraient. Quelle injustice d'entendre les Américains reprocher aux Européens des complications qui ne se seraient jamais produites si les Américains avaient agi comme nous avions de sérieuses raisons de croire qu'ils agiraient!

Ah certes, si on avait pu prévoir que, à la dernière minute, les États-Unis feraient faux bond, tout l'édifice d'alliances et de traités élevé à Versailles aurait eu un aspect bien différent. La S. D. N., à supposer qu'elle eût vu le jour, n'aurait ressemblé que fort peu à celle qui existe. L'histoire de l'Europe des sept dernières années se serait déroulée tout autrement. Certes, on ne saurait affirmer que les conséquences ultimes des traités eussent été plus bienfaisantes que celles que nous connaissons. Mais il est incontestable que ces conséquences eussent été plus aptes à résister aux tribulations et aux épreuves qui sont notre apanage.

Jusqu'ici ces Américains ont su échapper aux suites défavorables de l'abandon par eux de l'Europe : ils ne sauraient quand même se soustraire aux responsabilités morales de cet abandon. Aussi n'y a-t-il pas lieu pour eux d'être surpris si les reproches qu'ils adressent aux Européens sont parfois pris par ceux-ci en très mauvaise part.

Il n'en reste pas moins que le problème principal, celui de l'organisation de la paix du monde, est toujours là et qu'il ne sera pas résolu tant que l'Amérique ne se sera pas décidée à sortir de son isolement. D'où, importance capitale d'une véritable amitié entre les deux grands peuples anglo-saxons, dont la coopération a déjà engendré la plan Dawes et les accords de Londres. Cette coopération encore incertaine et hésitante a montré toute l'immense puissance pour le bien que pourrait receler l'association anglo-américaine rendue plus étroite encore.

ÉTATS-UNIS

Impressions de congrès

Extrayons ce passage caractéristique des impressions rapportées de Chicago par S. Em. le cardinal Faulhaber, archevêque de Munich :

Là où la lumière abonde, que d'ombres aussi! L'attitude des journalistes et des photographes a constitué certainement le côté le plus pénible du Congrès de Chicago. Apparemment, des directeurs des feuilles « trustées » d'Amérique tiennent bien davantage à orner leurs journaux de gravures qu'à donner à leurs lecteurs une alimentation intellectuelle de premier ordre. Les numéros de ces journaux rappellent des livres illustrés : on les dirait destinés à des enfants et non à des hommes arrivés à la maturité intellectuelle. Lorsque le Congrès siège, ces journalistes sont bien plus préoccupés de donner une demi-douzaine de photographies de chaque orateur, qu'à reproduire ne fut-ce qu'en quelques mots, la teneur des discours.

A Chicago, les observateurs ayant gardé leur sang-froid étaient choqués et scandalisés de la façon dont cette presse « mondiale » transformait un acte aussi intensément religieux que la prière eucharistique en un événement sensationnel et en tirait profit. Certains de ces journaux n'ont même pas cru devoir envoyer un reporter catholique, un tant soit peu au courant des mystères de la religion catholique; et ils ne se gênaient pas de faire figurer dans leurs journaux le portrait d'un évêque à côté de celui d'une danseuse ou de quelque autre célébrité du jour.

Pourquoi des solennités religieuses ne seraient-elles pas, elles aussi, reproduites par la photographie, pour laisser de ces cérémonies un souvenir à ceux qui y ont participé et pour en donner une idée à ceux qui n'y ont pas assisté?

A cela rien à redire. Seulement l'opérateur aurait pu utiliser à cet effet quelque recoin discret, sans agir avec une brutalité qui nous poussait à nous demander : Tout ce Congrès, le Saint-Sacrement y compris, ne serait-il donc qu'à l'usage des photographes? Sommes-nous donc venus à Chicago pour qu'on nous y photographiât vingt fois par jour? Non, n'est-ce pas? Nous y étions venus « pour Le prier ». Et cependant...

Au cours du service pontifical à la cathédrale, au moment où est solennellement chanté l'Evangile, où tous, pénétrés de vénération, sont debout, voilà les photographes qui soudain et bruyamment, se précipitent avec leurs appareils et les supports de ces appareils, et arrivent jusqu'au banc de communion. Les projecteurs inondent de lumière les cardinaux se trouvant dans le chœur. Les manivelles qui tournent, le dé clic des appareils couvrent la voix du diacre. « C'est une profanation! » me dit, rempli d'une indignation sincère, mon voisin le cardinal Dubois, archevêque de Paris. Et il ne s'est trouvé personne pour chasser ces profanateurs du temple à coup de fouet!

Autre exemple : une messe pontificale est célébrée en plein air au Stadion. Les Saints-Mystères sont en train de s'accomplir. Des deux côtés de l'autel sont placés les Cardinaux revêtus d'habits sacerdotaux, le Légat du Saint-Père est assis sur son trône,

un évêque officie. Soudain — vous voyez d'ici le tableau — douze, quinze, vingt photographes se faufilent avec leurs appareils entre l'autel et les cardinaux. Beaucoup d'entre eux sont accourus plus que piétrement, tous semblent plus ou moins ramper, tels des Indiens *On the War path*, ils tournent le dos tantôt au Légat pontifical, tantôt à l'autel. Au moment le plus solennel, lors de l'élévation, alors que les Cardinaux se lèvent pour s'agenouiller en priant, au moment où, dans l'ancienne liturgie chrétienne, le rideau est tiré de façon à dissimuler l'autel, on entend retentir dans le Stadion les pas bruyants des photographes, qui ont réussi à se faufler jusque sur les marches supérieures de l'autel, et le dé clic de leurs appareils.

Même incident lorsque le légat bénit solennellement l'assistance. En vérité : un scandale « mondial » dans le lieu saint.

Autre exemple encore : lors de l'assemblée d'hommes, la nuit, au moment où est donnée la bénédiction du Saint-Sacrement, voilà qu'on entend exploser avec fracas les capsules de magnésium et cela une vingtaine de fois. Le silence de la nuit est rompu et il est fait violence au recueillement aussi. Et qu'on ne dise point : C'est là la manière américaine. Des Américains d'une haute intellectualité ont, eux aussi, condamné cette façon de bouleverser, sans le moindre égard, une solennité religieuse. Il se peut que d'autres, plus éloignés de l'autel que ne le sont les évêques, aient été moins affectés par cette « manière américaine » : les habitudes locales ne sauraient pourtant justifier un tel scandale. Ce qui est dans les mœurs pour une élection présidentielle ou une réunion politique, ne saurait être appliqué sans façon au mystère le plus sacré de notre Foi.

Il se peut que d'aucuns s'inclinent devant cette dictature de la presse et trouvent même du plaisir à contempler le plus souvent possible leurs traits dans le journal : ceux qui sont arrivés à l'âge de raison du point de vue intellectuel et du point de vue moral n'en doivent pas moins secouer ce joug qui fait d'eux les esclaves de la grande Puissance qui a nom la Presse. J'avais déjà eu l'occasion de connaître à satiété ces ombres de la civilisation américaine. Lors de mon séjour précédent en Amérique, il est arrivé plus d'une fois à un photographe de faire irruption dans ma cabine ou dans ma chambre, sans même attendre que je lui crie « entrez! » et de me dire sur le ton d'un négrier : « Venez, je désire vous photographier. » Quand l'heure sonnera-t-elle ou un autre Lincoln aura mis fin à cet esclavage-là? En attendant, c'est une statue de l'esclavage qui devrait se dresser à l'entrée du port de New-York, là où l'on voit une statue de la liberté, un flambeau à la main.

Il faut dire malheureusement que les comptes rendus des journaux allemands sur le Congrès de Chicago qui m'ont été envoyés fourmillaient d'erreurs eux aussi. La plupart de ces erreurs s'expliquent par une ignorance excusable des conditions américaines. D'autres ont pour cause une ignorance honteuse et inexcusable de l'enseignement catholique. Beaucoup de comptes rendus inexacts s'expliquent par la violation du huitième commandement.

Que Dieu nous garde de l'américanisme dans la presse! Notre vie publique s'américanise de plus en plus, et ce n'est pas seulement dans le domaine de la civilisation. L'Europe va-t-elle se faire à tous égards le singe de l'Amérique? Malheureusement, aujourd'hui déjà nous voyons les processions et autres fêtes religieuses troublées par les photographes avec une indiscrétion toute américaine. Sans en demander l'autorisation, on s'arroge le droit de photographier un évêque et d'exposer ce portrait dans un journal ou dans une vitrine. Trouverons-nous un jour dans la loi une protection contre ces bandits modernes? Ou leurs serons-nous livrés sans défense, comme l'étaient naguère les voyageurs pacifiques aux chasseurs de chevelures à l'époque des anciens Indiens?

CATHOLIQUES BELGES

ABONNEZ-VOUS

à La revue catholique des idées et des faits

Un an, 37.50 francs; six mois, 20 francs.

Pour le clergé, 27.50 francs par an.

Numéros spécimen gratuits sur demande.